

**ALTERNATIVE**  
**libertaire**  


**AL 223 - DÉCEMBRE 1999**

**Ni dieu ni maître  
Ni pape ni roi !**

EN MOUVEMENT  
Le groupe Soleil Noir de Mons-Borinage  
Fédération Anarchiste Francophone

UN EXEMPLE À SUIVRE  
Droit de réponse  
Cerise

CHRONIQUE DE FIN DE SIÈCLE  
On vous le dit : tout va bien !  
Anne-Marie Beissel

DOSSIERS X  
La Belgique chause du 40...  
Dirk Diederich

COURRIER  
Abolir la monarchie  
Jean-Marie Dermagne

FEUILLETON PHILOSOPHIQUE  
Carine Russo contre l'Académie  
Chiquet Mawet

CINÉMA  
Rosetta, précaire de l'amour  
Antoinette Brouyaux

ENTRE L'ÊTRE ET LE PARAÎTRE  
Le Monde Diplomatique  
René Hamm

OMC  
Sus à l'ultra-capitalisme !  
Alain-Claude Galtié

CHRONIQUE  
Le fond de l'air effraie  
Gun

SOLIDARITÉ INTERNATIONALE

AUPEJ au Sénégal

Moussa Diop

CONSTAT

Les intellectuels organiques

Jamal Sijilmassi

TRANCHE DE VIE

La santé va au marché

Chiquet Mawet

POING FINAL

Le Père Noël est une ordure

Cinquième zone





FEDERATION ANARCHISTE

## **Le Groupe Soleil Noir Mons-Borinage**

Le 8 octobre 1999, 16 lecteurs d'AL se sont réunis dans un café de Mons, afin d'échanger leurs points de vue sur le fonctionnement du journal. Cette réunion avait également pour but de définir les liens qui pouvaient exister entre des personnes issues de générations et de milieux différents. La lecture d'AL étant le premier point commun, il était évident que les participants se réclamaient tous du terme *libertaire*. Cette première réunion fut à ce point constructive, que l'on décida de se revoir régulièrement.

Deux autres réunions eurent lieu, les 22 octobre et 5 novembre. Un premier bilan peut déjà être établi. Pas moins de 23 sympathisants se sont déjà installés autour d'une table. Ils ont profité de l'expérience de deux anciens combattants, Roger du *Noir Lombric*, et Fred du *Réseau Anarchiste Tournaisien*.

Un local a été trouvé, grâce à la complicité de l'asbl *Arts Azymuts*. L'accès a lieu par le 23 de la rue du Parc à Mons (ancienne Maison de l'Écologie, qu'ils reposent en paix dans le confort douillet du Gouvernement). L'adresse postale est 44 rue des Dominicains à 7000 Mons. Contacts possibles par téléphone au 065/67.99.48 (après 18h), courrier électronique [cerise@ping.be](mailto:cerise@ping.be). Afin de mieux identifier l'**Espace Libertaire**, il a été décidé de lui donner le nom de **Soleil Noir**, en mémoire d'Edmond Lefebvre, programmateur de la RTBF, anar convaincu qui aurait tant voulu être des nôtres, mais qui nous a quittés trop tôt.

Il est évident que le groupe de réflexion ne va pas verser dans un nombrilisme béat, et que des actions seront envisagées. Des projections de films seront bientôt programmées : *Les Enfants du Borinage* de Patric Jean (c'est évident vu son succès auprès de la classe politique dirigeante, qui semble en redemander), et *Aller simple vers l'Hiver* de Mourad Boucif, en collaboration avec le *Village du Monde* de Jean-Pierre Griez.

Après Péruwelz et Tournai, c'est Mons-Borinage qui se groupe. Libertaires de Namur, Charleroi, Liège, Arlon, Wavre, Mouscron (ré)unissez-vous. Une initiative de l'un d'entre-vous, un avis dans AL, une salle de bistrot, et c'est le début...

Cerise

**Les adresses de la FA**

UN EXEMPLE À SUIVRE

**Droit  
de réponse**

## Éloge de la transgression ou erreur sur l'étymologie ?

En réponse à l'article de Patrick Traube, publié par *Le Matin*, le 21 octobre 1999, je me permets de faire remarquer à l'auteur qu'il utilise abusivement le mot **anarchie**. D'après lui, l'absence de règles au sein d'une collectivité est synonyme d'*anarchie*. L'anarchie c'est la loi de la jungle, c'est à dire la loi du plus fort.

On peut être ouvert à toute opinion, mais on ne peut accepter que le mot **anarchie**, déjà si souvent décrit ou employé à contre-temps soit utilisé péjorativement par un journal qui se veut progressiste.

L'anarchie ce n'est pas le bordel ! Je tiens à la disposition de Mr Traube les principes de base de la *Fédération Anarchiste francophone*, recueil dans lequel l'organisation de la Fédération est expliquée. La première page du fascicule est d'ailleurs tout à fait claire : *Nous, anarchistes, réunis à la Fédération Anarchiste, sommes conscients de la nécessité de l'organisation spécifique. Nous propageons nos idées et voulons réaliser une révolution radicale et globale, à la fois économique et sociale, afin que soient détruites les sociétés fondées sur la propriété privée ou étatique des moyens de production et de la distribution, toutes les exploitations, l'ignorance et la misère, ainsi que les rapports d'autorité.*

Les anarchistes veulent l'éclosion d'une société d'hommes libres et égaux. La Liberté et l'Égalité sont les deux concepts-clés autour desquels s'articulent tous les projets libertaires. Socialistes, ils sont pour la possession collective des moyens de production et de distribution. Libertaires, ils pensent que l'Homme ne peut être libre que dans une société d'hommes vraiment libres, et que la liberté de chacun n'est pas limitée, mais confirmée par la liberté des autres. La liberté, tout comme l'égalité, telle que la conçoivent les libertaires, n'a cependant rien d'abstrait, mais vise une liberté et une égalité concrètes, c'est à dire sociales, fondées sur la reconnaissance égale et réciproque de la liberté de tous.

Il ne faut pas être "psy" pour ouvrir le petit Larousse à la page 38 : *Anarchie, du grec, absence de commandement. Système politique et social suivant lequel l'individu doit être émancipé de toute tutelle gouvernementale.*

En bref, il s'agit d'une conception politique qui tend à supprimer l'État, à éliminer de la société tout pouvoir disposant d'un droit de contrainte sur l'individu.

Il n'est nulle part fait allusion à une absence de règles. Si les "psys" appellent l'érection de la Loi (règles, organisation) la fonction paternelle, nous ne sommes plus très éloignés de la triste trilogie *Travail, Famille, Patrie.*

L'organisation, le règlement, la Loi, doivent être déterminés par les citoyens, et les mandats de ceux qui seront chargés de les appliquer doivent être sans cesse remis en cause.

Le paternalisme, qu'il soit stalinien, ou calotin n'engendre effectivement qu'une volonté de transgression des règles qui auront été imposées à la majorité, par une minorité.

Si Mr Traube souhaite améliorer sa culture politique, je me permets de lui suggérer de lire, le livre de Pierre-Joseph Proudhon, *De la capacité politique des classes ouvrières.*

Cerise

---

*CHRONIQUE DE FIN DE SIECLE*

**On vous le dit :**  
**tout va bien !**

Il est de coutume, en fin d'année, de passer en revue, les événements et/ou les non-événements qui ont, grâce à leur médiatisation, ponctué notre morne quotidien de saines indignations ou de haussements d'épaule désabusés.

Je n'attendrai pas la Saint-Sylvestre pour vous faire part de mes commentaires sur le seul dernier trimestre écoulé.

Tout le monde ou presque s'accorde à le dire, la Belgique, telle le phénix, renaît de ses cendres. Après avoir considéré, pendant plus de trois ans, notre petite terre, comme un cas pathologique, voilà que des observateurs internationaux (y compris le très sérieux *Financial Times* de Londres) commentent la soudaine guérison (rémission) de cette, autrefois, incurable grande malade. Le remède miracle s'appelle Mathilde. Il aurait été conçu, il y a 26 ans, dans un obscur laboratoire de la Province de Luxembourg, mais n'aurait été testé que depuis 3 ans sur le seul cobaye volontaire digne d'en profiter, à savoir, Philippe de Belgique.

Le mariage princier serait-il de nature à rendre amnésiques les dix millions de Belges ? Décidément, ces Anglais et les autres nous prennent toujours pour des cons.

Bien sûr, comme un bonheur ne vient jamais seul, il est opportun de saluer le retour de la croissance économique, la régression du chômage, l'avènement d'un gouvernement arc-en-ciel, la reconnaissance (enfin) internationale de certains artistes belges, et tant qu'on y est, inviter tous ceux et celles qui ont l'artichèze à fêter dignement, et, si possible, loin des crève-la-faim, l'avènement du troisième millénaire, après s'être assurés que le bogue de l'an 2000 ne fera pas chuter leur avion au moment de déboucher l'indispensable Moët et Chandon.

Nous disions donc que la liesse populaire serait totale s'il n'y avait pas ces sempiternels trouble-fête pour nous rappeler que rien n'est vraiment rose au pays d'Albert-Roi et d'Albert Frère.

Je me propose de vous énumérer et commenter succinctement tous les petits "hic" que ces histrions subversifs ne manqueront pas de

souligner, quittes à mettre un bémol à votre obligatoire bonheur par procuration.

## Mariage princier

Tout le monde est bien d'accord là-dessus, au moins. Philippe de Belgique avait grand besoin des services d'une logopède. Mais, n'est-il pas discriminatoire de rétribuer les prestations de Mathilde 16 millions de francs belges par an, alors que ses consurs-confrères doivent se démerder avec plus ou moins 500.000 fb par an. Il est même probable que Mathilde ne donnera jamais les, pourtant indispensables, cours d'élocution à son mari. Il s'agirait, alors, plus prosaïquement, d'un emploi fictif, grassement rémunéré par le trésor public. Outre-Quiévrain, on a vu dans quelles tourmentes se débattent encore, les bénéficiaires de ce genre de pratiques.

La thérapeute épouse son patient. Archi banal ! Ce qui l'est moins, c'est que pour être sûr de son consentement, le Parlement augmente ses honoraires d'un petit cadeau de bienvenue d'un montant de 10 millions de fb. Tout cela, aux frais de la princesse, pas elle bien sûr, mais vous et moi. N'est-ce point là, une preuve flagrante de mesquinerie, quand l'on sait que son patient-mari est déjà milliardaire bien qu'il n'ait, à notre connaissance, jamais travaillé.

La bonne nouvelle - car c'en est une - si, toutefois l'article 1. de la *Convention Universelle des Droits de l'Homme et du Citoyen* est applicable à tous, à savoir : *Tous les hommes naissent libres et égaux en droits*, c'est que, pour autant que tous les gueux (sdf, minimexés, chômeurs, salariés, petits indépendants, réfugiés, précaires en tous genres) consentent à se marier, ils verront leurs revenus décuplés trois fois et recevront une substantielle prime de mariage. Exit enfin, le contrôle social, les visites domiciliaires, les pénuries de début ou de fin de mois, les caries dentaires pas soignées, la taxation abusive du revenu de leur travail ou de leur non-travail. Finie la peur du lendemain, mère d'ulcères perforés et de dépressions chroniques.

À eux, enfin, la *dolce vita*, l'insouciance des lendemains qui chantent, la dignité retrouvée. Finie aussi, l'obligation de **Faire pour être**, ils

pourront enfin **Être pour faire**. On ne vous le dira jamais assez, mariez-vous !

## **Adultère royal : mode d'emploi...**

Je ne crois pas me rappeler qu'aucun chercheur au monde ait un jour isolé le gène de la monogamie chez *homo sapiens sapiens*. Dès lors, qu'Albert ait été séduit par les sirènes de l'adultère (je n'aime pas ce mot), quoi de plus naturel en somme ? Ce qui est choquant, par contre, c'est le lourd silence qu'il oppose aux médias, ne confirmant ni n'infirmité les "ragots malveillants" de certains plumitifs.

Quoi ? Cet homme serait-il donc affectivement tellement immature au point de ne pouvoir revendiquer la seule chose qui le rende un tant soit peu sympathique, à savoir, une passion dont le fruit se nomme Delphine, et de condamner mère et fille au bannissement après avoir acheté un père à cette dernière ? À combien s'est chiffré le montant de la transaction ? Qui a payé Monsieur Boël pour endosser cette pseudo-paternité ? Albert, sur sa cassette personnelle ou les contribuables via la liste civile ? Je pencherais, personnellement, pour la seconde hypothèse qui ne ferait de Delphine qu'une pauvre enfant élevée grâce à l'Assistance Publique.

## **... et autres "frasques"**

L'existence d'une enfant adultérine d'Albert, ne serait qu'un secret de Polichinelle prêtant à sourire s'il n'y avait toutes les autres frasques dudit Albert, moins romantiques celles-là, commentées dans les cercles des seuls initiés, portées par une rumeur qui persiste depuis vingt ans (affaire Pinon/Ballets roses) et s'amplifie au gré d'une affaire Dutroux/Nihoul/Consorts et des témoignages sous X (X3).

Ces "frasques"-là sont marquées du sceau du **Secret d'État**.

## **Presse de la censure**

À n'en pas douter, Albert devait absolument redorer son blason et l'image de la monarchie avant la symbolique date du 4 décembre 1999. Un gigantesque bal populaire au Palais de Laeken serait-il susceptible de ramener la concorde entre "croyants" et "incroyants" ? Rien de plus improbable. Alors, pour y parvenir, rien de tel que de s'assurer la complaisance des médias aux bottes, de supprimer (préventivement) les émissions dérangeantes (1), et, pourquoi pas, de faire poursuivre en justice les quelques rares journalistes qu'indispose *le silence des pantoufles* (2).

La censure de la presse ne peut exister dans un État de droit. C'est embêtant. Mais bon sang, mais c'est bien sûr ! Il suffisait d'y penser. Par un incroyable tour de passe-passe dont même un David Copperfield ne découvrira jamais le secret, **on a remplacé la censure de la presse par une presse de la censure**. Les seules publications qui résistent encore au virus (mais pour combien de temps ?) sont, à mes yeux, *De Morgen*, *Le Matin*, *Le Journal du Mardi*, ainsi que quelques rares publications associatives aux tirages limités.

Est-ce un hasard si les auteurs du livre récemment paru et pas encore saisi **Les dossiers X. Ce que la Belgique ne devait pas savoir sur l'affaire Dutroux**, EPO, 1999, (Douglas De Coninck, Annemie Bulté, Marie-Jeanne Van Heeswyck) sont les collaborateurs de cette presse encore relativement indépendante ?

## Le livre

Le livre sort à point nommé. Les quelque 570 pages sont impossibles à résumer, tant elles fourmillent de données et d'informations, toutes recoupées et scrupuleusement vérifiées.

D'emblée, les auteurs informent le lecteur que leur but n'est pas d'étayer la thèse du grand complot, brandie par certains, ridiculisée par d'autres, mais de prouver la réelle existence de réseaux de pédophilie et de prostitution infantine en Belgique.

Sur fond de guerre des polices, de guéguerre des juges, de péjistes ripoux et partouzards, de morts suspects, de suicides en série, de

témoignages sous X, le magistral travail d'investigation de ces journalistes nous invite à découvrir comment on élabore, en Belgique, la seule vérité qui soit acceptable, c'est-à-dire une certaine **vérité judiciaire** qui, bien sûr, n'a rien à voir avec la vérité tout court.

Ne citons que l'exemple, grossier comme un anthrax sur le minois de Mathilde, de la relecture des témoignages de X1.

Le Commandant Duterme, supérieur hiérarchique des mal-Aimé(s) Bille et Patrick De Baets (3), a, outrepassant et de loin ses compétences et prérogatives (puisque seul un juge d'instruction peut commander une relecture de dossier), ordonné une relecture des fameux pv d'audition de X1, alias Regina Louf. Pour ce faire, il s'est entouré d'enquêteurs "sûrs", appartenant à la mouvance la plus réactionnaire de la gendarmerie. Sous la houlette du maréchal des logis chef, Baudouin Dernicourt, il ne faudra pas moins de quatre relectures (sans compter celle - cynique - du commandant Duterme) pour arriver à un résultat satisfaisant. Peu importe, semble-t-il, qu'il ait fallu, pour ce faire, recourir à d'incongrus coupés-collés et à de nombreuses falsifications de procès-verbaux originaux.

Le résultat de cette relecture fut grandiose ! Discréditées, les témoins X. Clôturées, les instructions ouvertes aux Parquets de Gand, Anvers, Bruxelles. Déboulonnés et ensuite inculpés, les trop zélés De Baets et Bille (innocentés depuis peu, après la très rocambolesque instruction du juge Pignolet). Ridiculisés, les travaux de la Commission d'enquête parlementaire Dutroux.

## **Les nouveaux chiens de garde**

Comme plusieurs précautions valent mieux qu'une, on s'est également servi d'une certaine presse (*Le Soir Illustré*, *Au Nom de la Loi*/RTBF Charleroi, *Autopsie d'une Enquête*, J-F Bastin, coproduction Arte/RTBF, *L'Enquête manipulée*, René-Philippe Dawant, éd. Luc Pire, 1998) pour achever de convaincre les plus sceptiques, qu'en Belgique il n'y a pas de réseaux de pédophilie organisés et protégés, que les

témoins X sont mythomanes, que Nihoul est victime d'une énorme erreur judiciaire, que Dutroux est un "prédateur isolé" et que, tous les "neo-Dreyfusards" sont de dangereux comploteurs, qu'anime un délire paranoïaque.

## Gouvernement Arc-en-ciel

L'avènement de cette coalition insolite ne laisse pas d'étonner politologues avertis et citoyens perplexes face à ce mélange de serviettes de droite avec les torchons de gauche (ou est-ce l'inverse ?).

À ceux qui disent qu'il faut lui laisser du temps, je répondrai que ce gouvernement converti au blairisme a déjà fourni un *hénaurme* travail, en quelques mois à peine.

Pour commencer en fanfare, à l'instar d'un autre *Rainbow Warrior*, notre bien-aimé secrétaire d'État à l'énergie, l'Écolo Olivier Deleuze, s'est fait torpiller par ses aînés dès sa première tentative de *faire de la politique autrement*. On retire de ses compétences (et il trouve que c'est une bonne décision) tout ce qui a trait aux licences d'exportation relatives au nucléaire. Un comble... Il ne lui reste donc plus qu'à s'occuper des poêles à charbon. Noble tâche s'il en est, quand on sait que le monoxyde de carbone fait plus de victimes chez les pauvres de chez nous que le nucléaire n'en a fait jusqu'à présent chez les pauvres du Pakistan.

Un peu plus tard, le secrétaire d'État à la Coopération et au Développement, Eddy Boutmans (Agalev), se fait tancer par le très libéral-social Ministre des Affaires étrangères, Louis Michel (PRL), qui estime que toute décision concernant la coopération, devra être avalisée par lui-même. Monsieur Boutmans ne sera-t-il donc payé que pour enfiler des trombones ?

Pendant ce temps, Madame Durant, vice-première ministre et Ministre des Transports (Écolo), inaugure, en compagnie de VIP, une nouvelle ligne de la SABENA (Bruxelles-Washington) qui, à n'en pas douter, facilitera grandement une certaine mondialisation de l'économie. Autre

point positif, cette liaison aérienne ne sera pas utilisée pour le rapatriement forcé de réfugiés récalcitrants.

Le Ministre (PRL) de l'Intérieur, Antoine Duquesne (dont on a tôt fait d'oublier son amitié d'antan pour un certain Roger Nols, ex-bourgmestre PRL de Schaerbeek, passé depuis au FN), crie à tue-tête que les expulsions (de Tziganes et d'autres) doivent reprendre. Mais, il jure, au grand dam d'Hugo Coveliers, que, non, non, non et non, il n'y aura pas de quotas. Vicieux, n'est-il pas ? L'absence officielle de quotas, permettra, c'est certain, un nombre d'expulsions supérieur à celui réclamé par le VLD (3000 par mois).

Madame Onkelinx, Ministre (PS) de l'Emploi, qui, décidément, ne rate pas une occasion de faire parler d'elle, a accouché d'un petit dernier répondant au nom de *Plan Rosetta*. Le plan, au titre usurpé, vise à offrir une convention de premier emploi aux jeunes sortant de l'école et aux demandeurs d'emploi de moins de trente ans. Sous la pression amicale de la très puissante Fédération des Entreprises de Belgique, ledit plan a été amendé de telle sorte qu'il ne résiste pas à une analyse un tant soit peu sérieuse. Notre Laurette fédérale eut été mieux inspirée, tant qu'à faire, de le baptiser *Plan Pure fiction* (4).

Au sein du gouvernement et dans les couloirs du Parlement, on se gargarise, on se congratule, on brandit fièrement les dernières statistiques de l'ONEM. En ce mois d'octobre 1999, le chômage a accusé un net recul. Bien que l'on s'était promis de ne plus tout analyser sous le seul angle communautaire, on ne peut s'empêcher de constater que c'est en Flandre que la régression du chômage est de loin la plus spectaculaire, et de stigmatiser l'inexpugnable fainéantise de ces Latins de Belgique que sont les Wallons.

Ce qu'on omet de dire, c'est si cette régression du chômage est à mettre sur le compte de réelles créations d'emplois ou bien sur le compte d'exclusions massives du droit aux allocations d'une cohorte de "chômeurs longue durée".

Toutes ces excellentes nouvelles n'arrivent pas à vous arracher un sourire ? Bon, alors, on va vous bercer avec l'éternel refrain *La*

*croissance économique est en phase de décollage, la consommation reprend de plus belle, et, qui dit consommation accrue dit nouveaux emplois en perspective.*

## **L'Art belge et belge lard**

Ces considérations vous laissent de glace. Vous vous demandez à qui profitera ce regain de consommation ? Aux consommateurs ? Nenni. Les consommateurs se ruinent la santé, inhalent des gaz d'échappement à longueur de journée, bouffent du poulet dioxiné, du cochon aux hormones, du maïs transgénique, s'abrutissent face à des programmes de télévision ineptes et sont de plus en plus nombreux à se faire cuire la cervelle grâce à la téléphonie mobile, autre grande trouvaille de cette fin de siècle.

Vous êtes déprimés ? Heureusement, il vous reste l'Art. C'est lui qui vous sauvera, qui sauvera la Belgique !

Au contraire du cochon flamand et du poulet wallon, l'art belge s'exporte bien. Pas l'art brut, bien sûr, pas celui des gueux, des taulards, des psychotiques, des ouvriers, mais l'Art avec un grand A.

Je sais ce que vous allez me répondre et vous n'avez pas tort.

Pour une *Rosetta* portée aux nues par la critique, combien de *Pure fiction* magistralement boycottée ?

Pour une *Amélie Nothomb*, primée par l'Académie française, combien de *Pascale Fonteneau*, harcelée par l'ONEM et condamnée en Appel à bourse délier ?

Pour un mielleux *Adamo*, un insipide *Lafontaine*, combien de *Marc Lelangue*, combien de *Claude Semal*, autrement intéressants, donc forcément persécutés par le fisc et l'INASTI.

Car, en Belgique, le chômeur/artiste/intermittent du spectacle, même la nuit, n'a pas le droit de penser, d'écrire, de peindre ou de chanter. Il peut, à la rigueur, crever seul sur un banc.

Tout cela vous a donné envie de pleurer ? Remontez-vous le moral !  
Passez-vous un bon vieux Jacques Brel ! Pourquoi pas *Mathilde est revenue* ?

Rien n'y fait, cette fois, vous avez carrément envie de gerber ?

Alors, une seule solution, la Révolution !

## Anne-Marie Beissel

(1) L'émission *L'Écran Témoin* (production RTBF/Liège) du 11 octobre dernier a été amputée du débat qui devait suivre la projection du film de Marian Handwerker, *Pure Fiction*. La raison en était l'absence de témoins. Certains invités se sont désistés. D'autres ont été simplement interdits d'antenne en vertu de leur sympathie affichée pour la cause des enfants disparus et/ou assassinés (l'ex-journaliste de la RTBF, Françoise Van de Moortel et José Dessart, journaliste/animateur de l'émission *Faits Divers*, RTBF/Liège). Un des conseils de Dutroux avait également été invité, mais finalement interdit de plateau par son bâtonnier.

(2) Le Tribunal de première instance de Bruxelles a récemment condamné Michel Bouffioux et Marie-Jeanne Van Heeswyck à verser 500.000 fb de dommages et intérêts en faveur du Commandant de la BSR de Bruxelles, Jean-Luc Duterme. Les deux journalistes ont l'intention d'interjeter appel. En septembre 97, Marie-Jeanne Van Heeswyck et Michel Bouffioux, dans des articles publiés dans l'hebdomadaire *Télé-Moustique*, mettaient en cause la gestion particulière du Commandant Duterme de l'antenne de Neufchâteau, chargée des dossiers "connexes" de l'affaire Dutroux. (voir le JDM n25 - 16/11/99).

(3) Rappelons que la mise à l'écart de De Baets et Bille (il y a deux ans) avait entraîné l'arrêt de l'enquête sur le témoignage de X1. Ceci suivi d'une campagne de presse affirmant notamment que l'équipe de De Baets avait manipulé l'enquête de Neufchâteau et que Regina Louf (X1)

était "folle". Le blanchiment complet de l'équipe De Baets amène forcément à se demander : pourquoi les a-t-on écartés, si ce n'est pour arrêter l'enquête sur les témoins X ? Pourquoi d'ailleurs a-t-on arrêté l'enquête sur Regina Louf, alors que le collège d'experts psychiatres, désigné par la justice, a conclu que son témoignage était recevable ? Précisons - une fois pour toutes - que nous ne posons pas ces questions par goût du soupçon généralisé, mais pour reconstruire patiemment notre passé récent et comprendre notre présent, au-delà des lacunes judiciaires et médiatiques. L'idée que de telles questions relèveraient du poujadisme ou de la "théorie du grand complot" s'inscrit elle-même dans la campagne de désinformation évoquée plus haut.

(4) Pour nos lecteurs français, *Pure fiction* est le titre d'un film de fiction qui met en scène l'affaire Dutroux dans le cadre d'un réseau d'exploitation d'enfants.

---

## DOSSIERS X

# La Belgique chasse du 40 et son cordonnier s'appelle Degrelle

Peut-on faire encore dans la demi-mesure, dans l'engagement libertaire soft ?

Je sors du bouquin *Les dossiers X. Ce que la Belgique ne devait pas savoir sur l'affaire Dutroux* tout à fait à cran. Ce bouquin est une bombe incroyable, un livre charnière, un constat de référence qui non seulement dénonce implacablement l'étouffement machiavélique, criminel, d'une enquête judiciaire, mais, qui en outre, renvoie l'image d'une société assassine jusque dans le moindre de ses rouages.

Cette société dans laquelle nous vivons est ubuesque, et dans ses extrémités avec son odieuse violence spécifique à l'égard d'enfants, et dans sa gestion concentrationnaire du quotidien. Cette société a tout d'une monarchie bananière : escadrons de la mort, lâchetés, famille royale d'opérette mais répugnante, résignations et peurs complices, corruption généralisée, gendarmes moustachus, symboliques hypocrites. Cette société a tout d'une mafia : loi du silence, loi de l'argent, loi du plus fort. Cette société a tout d'un salon de toilettage pour caniches : elle frise, elle boucle, elle ratisse, elle renvoie à ses caprices ridicules, elle soumet et elle fait payer cher.

Ce livre est un pavé et sous ce pavé, il y a la page d'une réplique libertaire urgente, qui ne peut plus être renvoyée aux calendes vertes écolos. Ce livre est un pavé qu'il faut balancer à la gueule de tous les matons de la chose politique. Ce livre doit être le signal d'un réveil immédiat. Ce livre à lire jusque dans l'insoutenable secoue vigoureusement, il fait de nous désormais, si nous atermoyons, des riverains consentants des Auschwitz les plus exécrables.

Dans cette société, il n'y a rien de bon, il n'y a rien de réformable, il n'y a évidemment rien de perfectible. Il n'y a pas d'attente à nourrir de réflexes pétitionnaires, d'espairs à cultiver sur ce fumier stérile. Tout est à recommencer, du passé, il faut faire table rase. Il faut zapper radicalement, énergiquement, passer de cette mauvaise comédie politique, à autre chose. Le tout, bien sûr, avec l'élégance de la non-violence. Il s'agit de redonner vigueur et enthousiasme à l'action directe. Il s'agit de se redéfinir une hygiène de vie. Il s'agit de sourire à nouveau à la vie et non plus d'afficher la grimace grise de l'infinie tristesse fataliste.

Même si cela sonne un peu slogan, nous ne pouvons plus faire l'économie d'une remise en question radicale et de la société et de chacun de nous (y compris de nos modes d'action). Nous ne pouvons plus tolérer la pesanteur, la glu, cannibales de cet État. Les extrémités des meurtres et des emprisonnements d'enfants, les déportations, les tatouages des déportés (les Écolos ont réussi à obtenir que ces tatouages soient bio-

dégradables), ne sont en fait que les barbelés périphériques, la cuirasse d'un ensemble cohérent fasciste.

Il n'y a pas à ergoter la-dessus. Écoles, Entreprises, Armée, Police, Justice, Discours Dominant, Médias, Consommation, sont autant de machines à broyer, à étouffer, à exclure l'individu.

Il n'y a pas d'espaces de liberté dans cette société, il n'y a tout au plus que des cours de récréation, des bacs à sable qui servent de crottoir aux caniches des mémères et aux rottweilers des beaufs, de la même manière que les Verts au gouvernement servent de bouffons lamentables à la nomenklatura politique où ils seraient l'incarnation désespérante de la nouvelle culture politique, ce machin qui veut humaniser les déportations, qui veut des matons souriants dans les prisons, des matraques écologiques, des flics teigneux mais dressant des PV sur du papier recyclé et un premier emploi merdique pour les jeunes.

À nous d'oser à présent, résolument, décidément autre chose.

**Dirk Diederich**

*Les dossiers X - Ce que la Belgique ne devait pas savoir sur l'affaire Dutroux, Anemie Bulté, Douglas De Coninck et Marie-Jeanne Van Heeswyck, EPO, 1999.*

---

**COURRIER**

# **Abolir la Monarchie**

Delphine B. est la fille naturelle d'Albert C. Personne n'en aurait cure si le ci-devant nommé Albert C. n'était par ailleurs roi des Belges et qu'un roi c'est une sorte de modèle qui attire les regards, excite la curiosité et remue parfois les passions. En l'occurrence, du reste, ce n'est pas

tant l'existence (secret de Polichinelle pour beaucoup) d'une fille naturelle qui émeut ou dérange que la clandestinité de cette paternité, ainsi que la honte ou la gêne qui, du côté de la cour (qui a réagi en parlant de "ragots") entourent sa révélation. À une réaction "mitterrandienne" de fierté, on a préféré, à la cour de Belgique, le mépris "clintonien", c'est-à-dire maladroit.

Les tartuffes qui s'indignent en agitant la bannière du droit à la vie privée me font franchement rire : tous les événements de la vie privée des monarques et de leur famille, depuis la première dent du bébé jusqu'aux derniers soupirs du père ou de la grand-mère, en passant par les rencontres, les fiançailles, les mariages, sans parler des visites d'écoles ou d'hôpitaux, font l'objet, de la part des intéressés eux-mêmes, d'une publicité à outrance et parfois d'une médiatisation quasi planétaire.

Parler de ragots quand un biographe d'abord, la presse ensuite, révèlent qu'un monarque en exercice a, non pas trois enfants, mais quatre, constitue un subterfuge grossier. On touche là au paradoxe et à l'absurdité du système monarchique qui, parce qu'il est une véritable insulte à la démocratie, ne survit que par la démagogie : pour se perpétuer, il ne peut ni heurter, ni déranger, ni déplaire, ce qui le contraint notamment à des exercices de haute voltige nuptiale comme trouver une future reine qui soit à la fois wallonne et flamande, paysanne et citadine, originaire d'un milieu aristo et bourgeois affairiste, tout en ayant fréquenté, dans les mouvements de jeunesse, le petit peuple...

C'est le même souci de ne pas choquer ses "sujets" qui conduit l'institution monarchique à placer sous embargo une liaison adultérine et plus encore une filiation illégitime. Mais si, dans un régime monarchique, fût-il légaliste, le peuple n'a pas le droit de choisir le chef de l'État, le système lui concède en contrepartie (maigre consolation, en réalité) le droit de connaître à l'avance ses futurs monarques par le biais de ce que l'on appelle l'ordre de succession au trône. En Belgique, cet ordre est réglé par l'article 85 de la Constitution dont une simple lecture révèle tout l'archaïsme : *Les pouvoirs constitutionnels du roi sont*

*héréditaires dans la descendance directe, naturelle et légitime de S. M. Léopold, Georges, Chrétien, Frédéric de Saxe-Cobourg, par ordre de primogéniture. Sera déchu de ses droits à la couronne le descendant visé à l'alinéa premier qui se serait marié sans le consentement du roi ou de ceux qui, à son défaut, exercent ses pouvoirs dans les cas prévus par la Constitution. Toutefois, il pourra être relevé de cette déchéance par le roi ou par ceux qui, à son défaut, exercent ses pouvoirs dans les cas prévus par la Constitution, et ce moyennant l'assentiment des deux chambres.*

Le texte originel, modifié récemment, de l'alinéa premier, ajoutait *de mâle en mâle et à l'exclusion perpétuelle des femmes et de leur descendance*. Cette exclusion sexiste ne fut supprimée qu'en 1991. La référence à la filiation "légitime" a été maintenue, mais il ne fait guère de doute qu'elle doit être tenue pour frappée de péremption depuis que la Cour européenne de sauvegarde des droits de l'homme a, par son célèbre arrêt *Marckx* du 13 juin 1979, proclamé l'égalité des droits liés à la naissance. Par un arrêt *Inze* du 28 octobre 1987, la même Cour a condamné une loi autrichienne qui donnait la préférence aux enfants *légitimes* sur les enfants *illégitimes* dans l'attribution d'une ferme par voie de succession. Ce qui vaut pour une ferme doit valoir, a fortiori, pour une couronne !

Delphine B. a droit, si elle le souhaite, au titre de *Princesse de Belgique* qu'un arrêté royal organique du 14 mars 1891 confère de plein droit aux descendants (*légitimes*, en principe, mais c'était avant les arrêts de Strasbourg) de Léopold Ier. Et si elle est ou devient princesse de Belgique, et héritière - certes après ses aînés - du trône, pourquoi la presse devrait-elle taire son existence et ses possibles futurs "sujets" l'ignorer ? Si elle préfère le charme feutré d'une vie secrète à Londres, le meilleur moyen de lui garantir le respect de son intimité et de sa vie privée est que le Parlement vote rapidement un texte qui pourrait être libellé (les formules possibles sont nombreuses) comme suit : *La monarchie est abolie. La Belgique est une république. Les pouvoirs dévolus au roi par la Constitution sont exercés par le président du Sénat.*

*Car, si ce qui est légitime est ce qui est conforme à l'équité, à la justice, au droit naturel (Robert), ce n'est pas la fille londonienne du Roi qui est illégitime mais la monarchie elle-même, rejeton bâtard d'une union morganatique entre la féodalité et une mythologie d'Épinal.*

**Jean-Marie Dermagne**

---

*LE FEUILLETON  
PHILOSOPHIQUE  
DE CHIQUET MAWET*

# **Carine Russo contre l'Académie**

**Le coup des brahmanes.**

L'Inde immémoriale a produit de singuliers phénomènes sociaux, qui ont laissé baba les Occidentaux en mal de poutre dans l'il du voisin.

Bien avant même l'établissement du système de castes, le peuple vénérait une, comme on dit, élite, constituée de curetons congénitaux appelés brahmanes, pratiquement divinisés et perçus à ce point comme indispensables à l'équilibre du monde qu'ils n'avaient nul besoin des lourdes structures d'une Église pour peser de toutes leurs mystifications sur les hommes et les femmes dont ils vivaient grassement et qu'ils dominaient sans partage.

Par leur naissance, ils étaient appelés à pénétrer les arcanes d'un savoir écrit en sanscrit, ramassé dans les *Véda*.

Les *Véda*, je vous dis pas le fatras : un ramassis hautement diversifié de recettes rituelles, de mots magiques à invoquer sans les prononcer, de considérations sur comment va la vie visible et surtout l'invisible, ce qu'il convient d'en penser, les esprits, les démons, les dieux, les prières à leur adresser pour détourner leur attention ou en obtenir quelque avantage, les formules et mots sacrés à conserver soigneusement à l'abri du trafic quotidien.

Les dieux des religions hindoues n'étaient pas très fiables et changeaient d'attributs comme de véritables partis gouvernementaux. À y regarder de plus près, leur plan de fonctionnement fait assez brouillon et surprend les judéo-enchristés que nous sommes : sous-fifres d'un ordre cosmique parfaitement impénétrable, pas plus immortels que vous et moi et soumis à l'affreuse chaîne des réincarnations réglées par le karma, ils pouvaient très bien se retrouver cloqués sous terre dans les bureaux infernaux les plus infréquentables. Si à ce stade, ça ne vous rappelle rien, c'est que vous n'êtes pas doués.

Les brahmanes, prompts sur la balle, se saisirent opportunément des divines faiblesses : non contents de gonfler jusqu'à la déraison les occasions de procéder, à l'intention des familles et du pouvoir politique, à des rites au rendement juteux, ils prétendirent être devenus si compétents dans la formulation des prières qu'ils arrivaient à faire faire aux dieux le contraire de ce qui était - provisoirement - prévu au divin rolet.

Vous l'auriez deviné, on n'occupe pas une place aussi irremplaçable dans la société sans s'être assuré le monopole de l'éducation : la mise en forme des jeunes en provenance de toutes les couches sociales autres que les "domestiques" (impurs et souvent d'origine dravidienne, fort foncée), en principe interdites de mélange sexuel, leur revenait de droit. Chaque petit "Aryen" qui tenait sur ses jambes était soumis chez un maître brahmane, moyennant de menus services dans la maison, à une instruction védique selon une discrimination de bon ton : un garçon

"brahmane" - first class - commençait à huit ans, un "classe guerrier" à onze et un pue-la-sueur à douze.

## **Dans le miroir du troisième millénaire, la brahmanisation mondialisée**

Vous savez bien nous, les vrais Blancs, lâchés de par le monde, on explore, on découvre, on compare, on s'indigne et on évangélise.

Des siècles de raison éclairée ont quand même appris aux plus ouverts que sous toutes les latitudes, les religions, c'est du pareil au même : au-dessus, les forces invisibles, inaccessibles au simple citoyen et qui finissent d'une manière bien compréhensible à compter pour du beurre dans son esprit. Et juste en dessous, mais devant, les intermédiaires-sacrés-qui-savent et excellent dans la traduction des divines volontés en borborygmes accessibles aux veaux du sous-sol, interdits de pensée et de parole.

Prenons maintenant de la distance et tentons d'évacuer les miasmes du discours multimédia qui occupe désormais l'éther, la terre et six milliards de boîtes crâniennes. Sans pousser jusqu'à la lévitation, on s'apercevra que loin de disparaître, le brahmanisme, sous une forme pratiquement intacte, a métastasé jusqu'à nous et pris un tour si malin et si virulent qu'on voit mal comment l'humanité pourrait s'en débarrasser sans se mutiler mortellement. Mal barrés, on est.

C'est un tort de croire qu'aujourd'hui, mis à part un tas résiduel de tarés hystériques, il ne se trouve quasiment plus personne pour ajouter foi à l'existence supposée ou révélée d'un ou plusieurs dieux : poussés au bord du toit par les progrès de la science, les dieux ont simplement dégringolé dans la conscience collective jusqu'à se matérialiser parmi nous. Même qu'on vote pour eux.

Ils semblent présider à nos destinées avec plus ou moins de bonne volonté selon les attribut(ion)s variables que leur distribue un ordre mondialisé aussi impénétrable et in-flexible que celui des Hindous de

tout à l'heure. Majorité contre opposition, ils siègent dans de grandioses hémicycles. Les plus chics peuvent prétendre avoir été propulsés là par la volonté du peuple, la classe en dessous étant constituée par les malfrats qui se sont installés sans demander l'avis de personne. Tous usent du même langage codé, vidé de signification réelle et en telle contradiction avec ce que vit le commun qu'il ne peut plus passer par le filtre de la conscience : une intoxication canon qui nous atteint tous. C'est pour eux l'occasion de manifester le caractère sacré de leur existence.

Qui dit *sacré* pète un *curé* : pas de divin sans intermédiaires sous patente. Aujourd'hui, ceux-qui-savent et interprètent les signes ont acquis un pouvoir incontrôlable, tellement intériorisé par l'"opinion publique" qu'il est presque impossible de mettre en évidence sa pourtant évidente et absurde illégitimité : les intellectuels notoires, institutionnalisés par les médias, télévision en tête, reproduisent incontestablement l'enviable statut des antiques brahmanes.

## **Intellos et intelligence**

N'est pas consacré intellectuel qui veut et attention aux nuances : dans notre folklore, il ne suffit pas de participer de manière créative aux savoirs de notre temps, loin de là, mais il est impératif d'être mis au monde par les médias. Les critères de sélection médiatique obéissent invariablement à la loi du plus con. On remarquera que dans la configuration ébauchée, les journalistes, avec une mention toute spéciale pour ceux de la télé, occupent les beaux étages.

Ne seront sacrés intellectuels que ceux qui ne doutent jamais.

Ceux qui doutent, cherchent, découvrent, se trompent et se passionnent plus pour leur objet que pour leur image n'ont rien à faire ici.

Aux premiers revient le droit de formuler règles et rites et de livrer le fruit de leurs méditations soigneusement vulgarisées aux bâillonnés du bout du fil.

Le privilège de dire le monde et son train se distribue inégalement entre différents types d'intellectuels : prix littéraires et artistiques sont particulièrement prisés, mais si vous avez la tronche qui prend bien le maquillage, un doctorat (surtout en philosophie) n'est jamais mal venu non plus : le diplôme universitaire témoigne d'une flexibilité exemplaire, d'une capacité d'imitation et de reproduction significative, marques essentielles de l'intellectuel d'avenir. Ainsi que le déclarent certains professeurs d'université : *Ceux qui échouent chez nous ne sont pas forcément dépourvus d'intelligence, ils n'ont pas le profil.*

Nul besoin d'Église ou de Comité central pour ces parvenus du troisième type : nous avons à ce point métabolisé leur légitimité que les plus grossières énormités dans leur discours n'éveillent pratiquement plus de perplexité.

En dehors de leur enclos, l'intelligence n'a qu'une existence potentielle chez les plus jeunes et virtuelle chez les candidats à l'emploi ou au chômage.

Malheur au petit étourdi ou au rebelle qui se croit investi de la faculté d'établir tout seul, à part soi et quant à soi, des relations entre les effets qu'il constate et les causes qu'il découvre, malheur à qui sans l'approbation officielle et la correction autorisée se permet d'exprimer ses conclusions, de faire jouer les mots dans des combinaisons à lui. Il transgresse le tabou suprême, rend la liberté à l'intelligence et la parole aux muets. Il défie la caste présentement la plus toxique : les intellos du pouvoir dont la mission première est d'étouffer les manifestations sauvages de l'intelligence.

## **Carine Russo, I presume ?**

Je ne connais pas personnellement Carine Russo, mais ce que je sais d'elle ne m'inspire que tendresse et admiration.

Impossible cependant de discerner à travers sa retenue si son audacieuse rébellion contre l'Ordre jaillit de la douleur ou de sa nature profonde.

Dieux et brahmanes préposés à l'expansion du cosmos à pognon et à sa bonne tenue ont dû, eux aussi, se poser quelques questions à ce sujet. La persévérance maligne avec laquelle Carine s'obstine à leur tenir tête les a convaincus qu'elle était une véritable bombe. Imaginez un instant que, s'inspirant de son exemple, les trois cents mille marcheurs blancs s'autorisent, eux aussi, à penser et à parler. Ce serait un *casus belli*, la nécessaire intervention de l'OTAN sur notre petit territoire, la descente à Zaventem de l'effroyable arachnide dénommé Madeleine Albright de son Spirit of Total Power, la mise sous tutelle immédiate d'un État incapable.

Journalistes et intellectuels notoires ont d'abord condescendu à comprendre sans les admettre ses écarts de conduite et de langage : les femmes sont avant tout des êtres d'émotion. Mais l'offensive menée par Carine et son mari, en trouvant des relais, a pris une dimension telle qu'il devenait impératif de mettre le holà. Le calendrier des indignations était par ailleurs tout-à-fait rassurant : la majorité des marcheurs blancs somnolent désormais devant leurs écrans et les derniers activistes s'agitent sans profit pour personne.

Les dernières frasques de Carine sont évidemment impardonnables : évoquer la personnalité d'Eichmann en parlant de la magistrature aux ordres et de révisionnisme à propos du rétablissement athlétique de nos bonzes en difficulté, c'était dire l'indicible, l'interdit, en un mot, le réel.

Pourtant, Carine Russo, qui l'a peut-être lue ou réinventé toute seule la pensée d'Hannah Arendt (philosophe juive allemande, réfugiée aux USA), posait Eichmann dans une équation déjà émise et parfaitement vérifiable : il s'agit d'un type d'homme, produit courant de notre société de progrès, qui pour faire carrière ou ne pas en être viré, accepte délibérément de se dépouiller **dans sa fonction** de toute trace d'humanité, jusqu'à devenir l'instrument aveugle du pouvoir qu'il s'est engagé à servir : objection de conscience, connaît pas, conscience individuelle, kéksekça. Un phénomène assez familier, somme toute.

Il faut lire et relire le livre d'Arendt faisant suite au reportage réalisé en qualité de correspondante au journal *New Yorker* sur le procès

d'Eichmann en Israël, *Procès d'Eichmann à Jérusalem, rapport sur la banalité du mal*. Un travail de documentation énorme, minutieux, d'où émerge une consternante réalité : sur un terreau favorable, les profils Eichmann se multiplient comme de la mauvaise herbe.

Contrairement à ce que pourrait suggérer la vertueuse admonestation du philosophe uelbiste de service, reprenant de volée l'insolente Carine après sa lettre ouverte au juge Langlois (voir AL 220, septembre 99, p.18), Eichmann n'était pas un monstre assoiffé de sang. Il est probable qu'il ait gardé, à cet égard et *stricto sensu*, les mains plus blanches que certains gendarmes de notre connaissance.

Sujet autrichien, né toutefois en Allemagne, Adolf Eichmann était juste un peu trop con pour faire carrière dans un cadre plus ou moins démocratique. Condamné à une laborieuse obscurité, il saisit l'opportunité d'une ascension sociale inespérée en adhérant au parti nazi en 1932, sur l'invitation de son ancien camarade de classe, Ernst Kaltenbrunner (avocat à Vienne qui deviendra par la suite directeur de l'Office central de sécurité du Reich). Comme rien ne démarrait sur le plan social et que son appartenance au parti nazi lui valait quelques ennuis en Autriche, il passa en Allemagne. Là, grâce à son acharnement et son sens de la servilité, il finit, après une formation SS, par creuser son trou dans le fromage de l'appareil militaro-policier : les dispositifs nazis de propagande et de terreur ne demandaient pas de connaissances exceptionnelles, ni une intelligence transcendante. Il suffisait d'appliquer avec le fanatisme de rigueur les consignes inspirées par la pensée et la parole d'Hitler conçues comme source de la Loi.

Avant de devoir s'occuper de leur transport vers les lieux d'extermination, Eichmann n'avait probablement aucune opinion particulière au sujet des Juifs, parmi lesquels il comptait des amis. Ce n'était pas non plus un sadique avéré : en tournée d'inspection au camp d'extermination de Chelmno, par exemple, il fut pris d'une faiblesse dégoûtée en assistant à une démonstration de gazage dans des fourgons conçus à cet effet.

Ses qualités professionnelles étaient celles que les tenants de n'importe quel pouvoir apprécient par dessus tout chez les exécutants :

obéissance aveugle, - obéissance de cadavre, comme il disait lui-même (*Kadavergehorsam*) -, loyauté infrangible à Hitler, c'est-à-dire à la Loi, ordre, ponctualité, sens aigu de l'organisation et de l'économie... Pas d'infractions aux lois ni aux règlements de son pays à relever contre lui, si ce n'est un sabotage délibéré des consignes d'Himmler, quand ce dernier essaya à l'insu d'Hitler de se refaire une réputation à la fin de la guerre. En 1960, rattrapé et kidnappé en Argentine par les services secrets israéliens, Eichmann dut comparaître au procès monté contre lui à Jérusalem. Lui et son avocat axèrent la défense sur cette indiscutable vérité : l'accusé n'avait fait qu'obéir aux autorités supérieures de sa patrie. Il avait fait de la volonté du Führer son impératif catégorique, ainsi qu'il s'y était engagé en entrant chez les SS, en un temps où le Reich entretenait avec les autres États des rapports officiels "normaux".

En 1962, plus d'Hitler, envolé l'impératif catégorique. Pour Eichmann les choses se clarifiaient miraculeusement : *Celui qui sert un État convenable a de la chance, celui qui sert un État criminel a de la malchance.*

Le destin des vaincus est en somme d'être baptisés criminels, alors que dans la camp des vainqueurs, ils n'étaient que bourreaux assermentés.

## **Pas de néolibéralisme sans eichmannisation générale**

Je ne vais pas reprendre ici ce que Claude Semal dénonce avec tant de pertinence et d'éloquence à propos de la vitesse supersonique à laquelle les Écolos parvenus au pouvoir se sont *adaptés* et ont abandonné leurs idéaux (je ne citerai pas les autres partis : ça fait des siècles qu'on a compris). Ça a coupé la chique aux désabusés les plus cool.

Il n'est pas inutile pourtant de rappeler qu'outre les mises à mort de réfugiés, perpétrées sur le territoire national, les dispositions gouvernementales en matière de droit d'asile ont tué et continuent à tuer un nombre invérifiable de rapatriés ou les placent dans une

situation d'indescriptible terreur. Qu'à cela ne tienne : l'accord gouvernemental avant tout. Ce n'est pas Isabelle Durant, serrant sur son cur un portefeuille ministériel avec une jouissance proche de l'accomplissement qui viendra dire le contraire.

À travers la description minutieuse et documentée du traitement des Juifs par les rouages locaux auxquels les Nazis avaient confié les besognes d'exécution dans les pays occupés, Arendt suggère une hypothèse qui mérite réflexion : dans la société de masse industrielle, les modes de vie et le discours dominant ne pétrissent-ils pas en chacun de nous un petit Eichmann apeuré ?

Ni la famille, ni l'école ne s'attachent à faire lever chez les enfants le sentiment qu'ils ont une responsabilité personnelle dans ce qui arrive aux autres. Au contraire, la consigne la plus répandue est de faire gaffe à ses affaires, elles ont coûté assez cher, de ne pas laisser copier, de ne pas souffler, de dépasser les autres si on peut, d'en profiter dans le cas contraire, et **de ne pas se laisser arranger par les autres.**

Quand je fonctionnais dans l'enseignement, personne ne m'a jamais prié d'expliquer et de mettre en pratique l'objection de conscience. L'appareil - ne parlons pas des parents - a très mal toléré que j'entreprenne de la définir. Quant à la mettre en pratique, si on oublie quelques échappées après le bouillonnement de 68, il n'en a jamais été question. J'avais prêté serment au Roi, à la Loi et à la Constitution, c'était ça ou la porte. Je suis arrivée indemne à l'âge de la pension : concluez vous-mêmes.

Non, je ne suis pas fière. Je me suis résignée à suggérer aux enfants les subtilités d'une négociation interne dans le cadre strict des lois et des règlements en vigueur et d'accepter - accord gouvernemental oblige - les défaites en guise de compromis. Comme au syndicat : *C'est à l'intérieur, camarades, qu'il faut changer les mentalités !* Je n'aurais pas dû, mais ce qui est fait ne peut se défaire.

À une plus grande échelle, quand il s'agit de faire accepter à des millions de personnes que la Justice ne peut pas être la même pour les riches et pour les autres, qu'il faut admettre l'impérieuse nécessité de

s'empoisonner par tous les trous et de rembourser les empoisonneurs, de laisser s'installer sans murmure partout un environnement mafieux dont la règle d'or est : *Tu paies ou tu crèves*, la manuvre peut s'avérer délicate. Si le label de l'État est dictatorial, le politicien peut s'estimer heureux : on écrase. Mais s'il est démocratique, nous voilà avec une enfilade d'emmerdements sur les bras. Coupable : l'opinion publique. Coûteuses campagnes électorales passées à la détrempe humaniste, scrutins parfois hasardeux, et puis retour aux affaires avec l'obligation de crypter judicieusement la politique menée, invariablement contraire aux promesses électorales. Le "révisionnisme" fait partie du système comme la nuée etcetera. On ment, on fait, on dément : *Mais nous n'avions jamais dit ça, mais c'est un malentendu, mais nous sommes bien obligés, conjoncture internationale, partenaires gouvernementaux mal éduqués, responsabilité.*

En se référant au **concept** de révisionnisme dans le cadre des affaires judiciaires récentes et anciennes (les tueurs du Brabant), personne ne court le risque d'être à côté de la plaque. Carine Russo et Arthur Haulot non plus.

## La leçon de Faurisson

Ceux qui ont entendu un exposé de Faurisson, héros actuellement en veilleuse du révisionnisme français, proclamer que les chambres à gaz n'avaient jamais existé ailleurs que dans les fables de sionistes déterminés à bouter les Palestiniens hors de chez eux ne pourront pas éviter le suffoquant parallèle.

Représentant autoproclamé d'un rationalisme scientifique visant à l'objectivité, Faurisson venait délivrer les *croyants* que nous étions et leur communiquer *la bonne nouvelle* en levant le couvercle d'une culpabilité injustifiée : il n'y avait jamais eu, ni en intentions, ni en actes, d'extermination systématique des Juifs. Des morts, bien sûr, mais comme partout et dans toute la malheureuse Allemagne : *Krieg, gross Malheur*. Et puis, vous savez comment ça va avec les êtres humains, nombre de disparus avaient en réalité profité de leur

libération pour se barrer et rompre avec un passé douteux (juré craché authentique).

L'objectif poursuivi zébrait de flashes menaçants les lunettes du redresseur de vérités : le nazisme, "sur lequel il n'avait pas d'opinion" n'était pas à mettre en cause, mais bien les inévitables bavures de **prédateurs isolés**, imprévisible nature humaine.

Pour calmer l'hystérie des "croyants", il fallait afficher une méthodologie et une démonstration accessibles au certificat d'études moyen. Avant tout : prendre de la distance, laisser passer le temps jusqu'à ce que les rescapés soient tous suspects d'Alzheimer. **Rien de plus pernicieux que les témoins vivants : ils confondent, s'embrouillent, et mentent comme des cochons** (comment ne pas penser aux témoins écartés de l'instruction Dutroux ou plus simplement butés par on ne saura jamais qui). En conséquence, être bien conscients que seuls les documents écrits, à manier avec précaution quand on les retrouve, doivent être pris en considération. Quand on écrit, c'est bien connu, il n'y a pas d'interférence entre le *ça* et le *quant à soi*.

Outre que le temps fait passer les témoins à la trappe, il n'arrange ni les archives, ni les bâtiments, détruits par les Nazis rattrapés par la guerre. *Allez, montrez-nous les lieux et comment ils fonctionnent.* Travail incertain de fourmi objective reconstituant un puzzle truqué.

Enfin, considérations techniques imparables. Les bourreaux américains consultés sont catégoriques : déjà que gazer un seul homme à la fois, c'est pas de la tarte, alors des centaines, faut pas rêver.

Voilà comment on déterre la vérité historique : on abat, on trie, on jette, ne reste que le squelette à revisiter.

En temps de paix, les encommissionnements, changements de juges, saucissonnage des attributions, mais aussi une mise en ordre aérée des archives se substitueront avec bonheur au lent goutte-à-goutte des mois et des années qui passent.

## Les brahmanes sur la brèche

Je les entends déjà : comment osé-je, sans même l'excuse de troubles émotionnels bien compréhensibles après tout, d'où sors-je et de quel droit ?

Je parie ma selle et mes bottes que l'argument capital des gardiens du Temple réside dans la quantité : c'est le nombre de victimes **identifiées** qui détermine la nature du criminel.

Il est interdit de qualifier de criminels les agissements de tant de gouvernements, parmi lesquels le nôtre, puisque les chiffres et le parcours des victimes "reconduites" nous manquent ou ne sont pas reconnus par ceux-qui-savent-et-ont-le-droit-de-dire. Ne vous avisez plus de prononcer le mot *révisionnisme*, en dehors du cadre sacré de la Shoah. Au mieux vous radotez, au pire, vous provoquez. Tant pis pour vous dans les deux cas.

Nous n'avons pas à dilapider l'activité hasardeuse de nos neurones : les amis qui nous veulent tant de bien s'occupent de tout.

Des experts prétendent qu'en 2050, tous les êtres humains seront myopes. En cause, le rétrécissement de notre horizon : le nez sur les jeux vidéo ou l'écran de nos ordinateurs, nous perdrons de vue le monde et les autres. Je suis prête à les croire. L'intelligence, c'est pareil : pour exister, elle a besoin d'un langage, d'échanges vivants, de confrontations directes avec la réalité. De passions et d'émotions aussi. La conversion de tout ce qui existe en argent et les nécessités de la commercialisation que cela implique saturent l'espace familial et social de produits de substitution parlant et agissant à notre place. Nous sommes en quelque sorte devenus un tissu interstitiel. Interdits de parole, nous laissons s'éteindre les dernières flammes de l'intelligence en liberté. Nous ne devrions pas. Nous ne devrions plus.

Innombrables nous sommes, mais veules infiniment : c'est de nous que vient le mal. Nous acceptons sans un hoquet que des dieux malades et des perroquets savants nous emportent vers la déshominisation.

Demain, les singes rescapés vont pouvoir se marrer en contemplant du haut des derniers arbres nos errances hagardes à travers les incompréhensibles ruines d'un empire oublié.

Cassez la télé ou prenez-la d'assaut. Faites sauter les standards Internet (recette simple : consultez Marc Moulin), hurlez. N'acceptons plus le pire. Ensemble, on pourrait tous devenir des Carine Russo.

Chiquet Mawet

---

# Rosetta, précaire de l'amour

C'est dingue :  
Rosetta est un film d'amour,  
et personne n'a l'air de l'avoir compris.

De tous ceux qui l'avaient vu avant moi, personne ne m'a présenté ce film comme tel. On me disait, *C'est dur !* ou *C'est un peu exagéré !*

Exagéré ? Pas du tout. La Palme d'Or de Cannes ne s'y est pas trompée : la construction dramatique est bien ficelée. Saccadé oui, comme une vie de bouseux. Sans concessions. Cohérent, violent comme la misère.

Évidemment, ce qu'aucune bande de lancement ne vous présente, c'est que Rosetta est une garce. Pourquoi ? Parce qu'elle en crève. Parce que quand on crève de misère et en plus de solitude, on se construit des défenses comme des murailles. Le passe-muraille ? La haine. Rosetta dénonce son ami pour avoir son job. Et vous croyez peut-être que c'est

seulement pour avoir son job ? Parce qu'elle rêve d'un job déclaré ? Vous voulez rire. La dignité, qu'est-ce que vous en faites ? Vous accepteriez, vous, de travailler en noir, comme boniche pour votre mec ? D'être la pute de ses petites magouilles ?

Rosetta ne sait plus comment il faut faire pour aimer. L'homme qui se présente à elle est sa planche de salut, et c'est aussi un petit fraudeur de merde. L'instinct de survie de Rosetta la guide... et la perd. Parce que la solitude, c'est la mort. Rosetta est une garce, elle mérite des claques. Elle le sait et elle veut en crever. Non Rosetta, le langage de la haine, lui, il le connaît aussi. Tu ne crèveras pas.

Les frères Dardenne sont de grands cinéastes. Rosetta ne crèvera pas, certes, mais on sait déjà que le chemin sera long pour réapprendre l'amour. Long, et qui sait... peut-être entrecoupé. Changements de direction, retours en arrière...

Ce parcours-là, il ne faut pas avoir vécu au *Camping du Grand Canyon*, pour l'avoir éprouvé. Les précaires de l'amour courent les rues, un adulte sur 3 à Bruxelles, vit seul. C'est énorme. Non, le célibat n'est presque jamais un choix. Oui, la solitude est étouffante. Et en plus, économiquement parlant, ce n'est pas vraiment une affaire. Enfin, combinée à la misère, la solitude vous rend farouche. Il n'y a plus que la haine qui passe. Cercle vicieux...

Heureusement qu'il y a dans la vie, des bonbonnes de gaz à porter à bout de bras. Pour pouvoir craquer, devant témoin de préférence. Merci Rosetta.

Antoinette Brouyaux

---

*PRESSE*

**Le Monde Diplomatique**

## Le poid des mots... le choc de la pub !

Nombreux sont celles et ceux qui, à défaut de transformer le monde, cherchent au moins à l'interpréter. *Le Monde diplomatique* apparaît à leurs yeux comme un outil de choix pour en déchiffrer les rouages complexes et une référence incontournable pour qui souhaite ne pas sécher dans les cocktails en ville. Quiconque a l'opportunité d'accéder à d'autres sources d'informations reste notamment saisi par la multitude d'erreurs factuelles comme d'approches sujettes à caution. Un examen minutieux des plus flagrantes fera l'objet d'une prochaine contribution. Si le mensuel *Alternative Libertaire* refuse toute publicité, celui d'Ignacio Ramonet ouvre de larges espaces aux annonceurs. On y regarde de plus près ? Attention démystification !..

En première page de la livraison de novembre, le début du papier de Susan George, présidente de l'Observatoire de la mondialisation, *Le commerce avant les libertés*. Avant d'ouvrir le tabloïde et de poursuivre la lecture, aviez-vous repéré le placard du *Centre d'études diplomatiques et stratégiques*, sis 54 avenue Marceau à Paris (1) ? Le cursus de conférences, de séminaires et de dîners-débats, sanctionné par un diplôme de 3<sup>e</sup> cycle, est réservé aux hauts fonctionnaires internationaux, aux membres du corps consulaire, aux officiers supérieurs et aux cadres supérieurs du secteur privé. La session, qui comporte deux demi-journées hebdomadaires entre mi-novembre et juin suivant, coûte 19.000ff pour l'exercice 1999-2000. Le candidat au *Master and Ph. D. in international relations and diplomacy* doit déboursier 38.000ff.

### Beau panel

Parmi les intervenants, à côté du centriste Bernard Stasi, médiateur de la République, de l'écrivain chiracophile Denis Tillinac et du professeur Georges Skorov, conseiller à la Banque de Russie (mêlé aux scandales du clan Eltsine ?), une flopée de galonnés : l'amiral Alain Oudot de Dainville, le vice-amiral Jacques Campredon, les généraux Georges

Fricaud Chagnaud, Gérard Gambiez, Claude Le Borgne, Jean-Pierre Morin, Henri Paris, Eric Pougin de la Maisonneuve (directeur de la Fondation pour les études de défense), le capitaine de corvette Marc de Rodellec du Porzic (visez la double particule !), le capitaine de vaisseau Bertrand Le Peu, les colonels Jean-Louis Dufour (rédacteur en chef de la revue *Défense*), Jackie Neau, Henri Poncet, André Ronde. Alain Crémieux et Yann Pivet, ingénieurs généraux de l'Armement, ainsi que Georges Le Guelte, de la direction internationale du Commissariat à l'Énergie atomique, complètent ce beau panel. Le CEDS a été créé en 1986 par les responsables de l'École des Hautes études internationales, laquelle forme avec l'École des Hautes études politiques et l'École supérieure de journalisme (doyenne mondiale dans ce domaine) un groupe d'établissements "libres" d'enseignement supérieur à direction et administration uniques, installés dans des locaux high tech du 107 rue de Tolbiac et l'immeuble aussi classieux que cossu du 54 avenue Marceau. Jean Cazeneuve, le président d'honneur de TF1, cornaque le conseil d'administration. Parmi ses assistants : l'amiral Marcel Duval, Jean-Louis Guillaud, ancien président de l'AFP et de TF1, Henri Marque, directeur de la rédaction de *Valeurs actuelles* (groupe Dassault). De la liste des 93 professeurs, citons Edwige Avice, à plusieurs reprises ministre (notamment à la Jeunesse et aux Sports) sous l'ère Mitterrand et aujourd'hui à la tête de la Financière de Brienne, Paul-Marie Couteaux, ancien fonctionnaire onusien et, depuis l'été 1999 député européen du Rassemblement pour la France (liste Pasqua-de Villiers), Jacques Cresson, jadis vice-président du groupe PSA et toujours époux de miss *Rien à cirer* (2), Dominique David, professeur à l'École militaire de Saint-Cyr-Coëtquidan, François-Georges Dreyfus, professeur à l'université de Paris IV et bien connu en Alsace pour ses positions ultra-droitières, François Gros, directeur des relations *Clientèle patrimoine* à la Banque Paribas, Anne Lange, responsable de la planification stratégique chez Thomson Multimédias, les généraux Charles Mainguy et Henri Paris, Jean-Jacques Patry, du ministère de la Défense. Les *journalistes de révérence* (3) Claire Chazal (TF1), la tontolâtre Laure Adler (super-intendante, sous la houlette de Jean-Marie Cavada à France-Culture, chamboulant les programmes en les nivelant vers le bas !) et l'inane Jean-Luc Delarue (le roi des contrats du service public audiovisuel) s'y rendent en qualité de *visiteurs*, au

même titre qu'Yves Lacoste, le pont de la revue *Hérodote*, ou Michel Forst, président d'Amnesty International France. En sus d'un premier cycle et d'un de spécialisation (17.000ff l'année !), l'EHEP et l'EHEI offrent pour 15.500ff des formations en *Affaires internationales*, *Études stratégiques et politiques de défense*, *Sciences politiques* à l'issue desquelles les étudiants, les fonctionnaires et les cadres supérieurs n'ignorent rien des arcanes du marketing, de la polémologie, des décisions politiques et du lobbying comme de la géopolitique des risques économiques internationaux, de la doctrine de sécurité contemporaine ou des conceptions françaises quant à la défense... Les frais de scolarité de l'École supérieure de journalisme s'élèvent à 21.000ff en 1<sup>ère</sup> et en 2<sup>ème</sup> année, à 20.000ff en 3<sup>ème</sup>. Les futures élites de nos sociétés ballottées sur les écueils de la *globalisation* galopante ont l'embarras du choix. Pourquoi s'acoquiner avec le tout-venant sur les bancs de la Faculté de droit ou dans l'amphi de socio ? L'Institut d'étude des relations internationales au 25 rue François 1<sup>er</sup> à Paris dispense des études sur quatre ans. On peut apprendre ou se perfectionner en sept langues, dont deux obligatoires (allemand, anglais, arabe, chinois, espagnol, japonais, russe). Au programme par exemple, *Les USA face à un nouvel ordre économique mondial*, *La politique internationale de la France*, *Relations extérieures de l'Union Européenne*, *Stratégies des firmes multinationales*...

## "Indécent battage"

Les vernis décrocheront le diplôme supérieur de recherche, équivalent d'une maîtrise. René Cassin, prix Nobel de la paix en 1968, Edgard Faure et Raymond Barre occupèrent le fauteuil de président à l'ILERI. Paul-Louis Meunier, directeur de Thomson, et Caroline Wood, chargée de mission à la Coface, la société qui couvre notamment les ventes d'armes, émergent au tableau des *spécialistes* sollicités pour répandre leur savoir. La constitution du dossier coûte 950ff, l'inscription 33.000ff. L'Institut de l'économie et du commerce international, domicilié à la même adresse, propose sur 3 ans une palette *d'ingénierie* permettant aux reçus d'affronter bientôt *la mondialisation des échanges associée à l'augmentation du rythme des innovations technologiques*, qui affecte directement l'activité des entreprises

*engagées dans la compétition internationale... Seconde formule : quatre années, dont une de propédeutique facilitant l'orientation, l'apprentissage du candidat avant que celui-ci ne confirme ou n'infirmes sa vocation... Tarifs identiques à ceux de l'ILERI. Et pourquoi ne pas envoyer Inès ou Gautier sur les rives du Léman, à condition toutefois qu'il/elle ne prenne pas l'Helvétie pour des lanternes ? L'École Lémania de Lausanne fait depuis belle lurette de la retape dans *Le Monde diplomatique*. Elle prépare entre autres au baccalauréat français pour les séries L (philosophie-lettres-langues), ES (études économiques et sociales), S (mathématiques, sciences physiques et biologie). La finance d'inscription : 350fs (1.400ff).*

Les parents des élèves n'intégrant le lycée qu'en terminale s'acquittent de 19.800fs (79.200ff) ; pour les jeunes gens qui le fréquentent dès la seconde, la terminale ne coûte que... 14.800fs (59.200ff). Pour l'internat de 35 semaines en chambre privée, avec vue sur le lac, les Alpes ou le Jura suisse, il y a lieu d'allonger 30.750fs (123.000ff) supplémentaires, l'hébergement dans une chambre à deux lits revient à 24.800fs (99.200ff). La plaquette promet *l'entrée à l'université, l'ascension professionnelle et sociale, l'épanouissement de la personnalité*. À ce prix-là, on ose l'espérer... Le règlement stipule : *Politesse et courtoisie doivent être la règle pour nos élèves*. Aucun risque de côtoyer des *sauvageons* !..Se soucier que sa progéniture jouisse de conditions optimales de réussite n'empêche pas de défilier à l'occasion en faveur du secteur public de l'Éducation Nationale, d'affirmer son attachement indéfectible aux *valeurs républicaines*, sa foi en *l'égalité des chances*... Dans quel monde sans pitié vivons-nous ! Le mensuel de la rue Claude Bernard le réaffirme sur sa couverture de septembre. La planète et les bipèdes qui le peuplent subissent à leur corps défendant maints *désordres* (*armé, économique, de la pensée*). Page 3 dudit numéro : Frédéric F. Clairmont nous alerte, en fustigeant *l'indécent battage publicitaire auquel ont donné lieu les batailles boursières entre la BNP et la Société Générale ainsi qu'entre Elf et Totalfina*, sur les *fusions d'entreprises, festins de prédateurs*. L'auteur a-t-il apprécié le carré de réclame afférent à des placements faramineux au Canada ? Mise minimale : 50.000\$ ou 400.000ff (4). Une peccadille ! Taux annuel garanti : 30 %. Mazette ! En douze mois, le futé

fortuné qui confie ses pépètes à maître Daho Mokhtar, avocat-conseil à Montréal, se goinfrerait 120.000\$ d'intérêts ! Il bénéficie en outre d'autres avantages comme un carnet de chèques ou la carte Visa. Profil des clients : *hommes d'affaires, diplomates, investisseurs, etc.*, bref, le gratin des classes supérieures et les ploutocrates. Auparavant, le *cabinet* se targuait uniquement de seconder les personnes intéressées par un visa de résidence permanente dans le pays à la feuille d'érable (5)... Des lecteurs ont trouvé saumâtre cette exhortation éhontée à la spéculation (les autres messages ne les gratouillent ni les chatouillent ?) dans un organe qui se targue de passer à l'ATTAC... La réponse d'Ignacio Ramonet : *Le service publicité n'a pas attiré notre attention sur son contenu...* (6). Un peu court, non ?... Un petit coup d'il à gauche : *Banquiers et filous* sous la plume de Jean Ziegler, qui ferraille depuis la puberté contre les *gnomes* de Berne, Zurich, Genève... Pages 4 et 5, Marc Mangenot nous livre ses *lectures dissonantes des nouvelles pauvretés*, constatant : *les chiffres parlent d'eux-mêmes : l'Union européenne compterait 50 à 70 millions de pauvres...* Page 6, Godfried Engbersen, professeur de sociologie à l'Université Erasme de Rotterdam, détaille *les langages de la détresse...* Page 25, un encart de *Charlie Hebdo*, un peu plus loin, celui vantant le dernier essai de Philippe Val, *Fin de siècle en solde* (en effet !)...

## Sélection nullement anodine

En juin 1996, l'on découvrit non sans écarquiller les yeux une pleine page signée des syndicats CFDT, CFE-CGC, CFTC, CGT et FO de la Société Nationale d'Etude et de Construction de moteurs d'aviation, intitulée *SNECMA et son personnel face à leur avenir* (7) et assortie d'un questionnaire/concours. Gros lot : *Un vol en Concorde* (!! ) ainsi que des week-ends à Gérardmer (Vosges), Bénerville-sur-Mer et Villers-sur-Mer dans le Calvados. Les employés de ce groupe militaro-industriel, qui confectionne entre autres les moteurs pour les jets de combat Rafale et Mirage 2000, ont apparemment mieux capté que bien des militants de notre mouvance que *Le Monde diplomatique* ne remet pas fondamentalement le statu quo en cause... Après les avions, la bagnole. Et pas n'importe laquelle ! La Renault-Espace, *dotée d'une intelligence intérieure, d'un confort et d'une richesse d'équipements*

*uniques en clair, l'un des plus grands luxes que l'homme puisse s'offrir. La berline haut de gamme s'étalait en décembre 1997 au verso d'un dossier sur une Europe des transports menacés d'embolie, comprenant un texte de Laurent Carroué, La ruineuse maladie du "tout-routier" et un de la plume d'Isabelle Bourboulon, Des villes asphyxiées par l'automobile. On se pince et on rigole des délices et poisons du maquettage. Rebelote en avril dernier. Dans un appartement de yuppie, une immense baie vitrée derrière laquelle s'ébattent poissons et mammifères marins. Le modèle présenté, l'Espace RXT, consomme 16,3 litres aux cent en ville et 11,6 litres en cycle mixte. Son coût : 222.000ff pour la version à six sièges, 262.000ff pour celle à sept places. Bref, un des véhicules assurément prisés des adeptes du social-conformisme dénoncé ce mois-là par Ignacio Ramonet dans son éditorial ! Plus loin, un texte en arabesque couronné d'un bouchon de champagne remerciant les 10 millions de passagers qui ont choisi le train à grande vitesse Thalys pour voyager entre la France, la Belgique, les Pays-Bas et l'Allemagne. Grâce à ce TGV quadricourant et ses six systèmes de signalisation, capable de rouler sans rupture de charge sur le territoire de quatre pays, Paris ne se trouve plus qu'à 1 h 25 de la capitale belge et à quatre de Cologne, nous apprend Laurent Bromberger dans l'hebdomadaire La Vie du Rail du 10 décembre 1997. Et puis Thalys, l'ami de Mickey, accède directement à Euro-Disneyland ! J'aurais presque pu me contenter du numéro d'avril 1999 pour échafauder ma thèse. En y publiant un supplément de trois pages, Le Maroc en mutation (8), le conseil de surveillance du périodique cher à Claude Julien favorise l'entreprise de séduction tous azimuts du royaume chérifien, riche, comme le prétend le pavé de l'Office pour le développement industriel, de moult opportunités propres à répondre à vos besoins spécifiques, en tout cas à ceux des patrons en quête de points de chute pour des délocalisations optimales !... De savoir que la BMCE Bank sise à Casablanca, partenaire incontournable des marchés financiers internationaux, possède des bureaux à Londres, Paris, Francfort, Bruxelles, Madrid et... Pékin, apaisera les inquiétudes résiduelles des investisseurs. Une pub vaut mille bombes..., écrit Yves Frémion dans sa remarquable copie pour Le Livre noir du capitalisme (9)... Certains "camarades" et néanmoins "amis du Monde diplomatique" évoquent des "contradictions" entre l'insertion de messages payants et la ligne*

éditoriale, des "dérives" par rapport aux préceptes énoncés, des dissensions entre le "clan Gresh" et la "tribu Ramonet", l'ambition de l'indépendance vis-à-vis du quotidien *Le Monde*, aboutissant à la *filialisation*, antidote à la froide logique du mercantilisme dominant. De plus, les recettes publicitaires ne représenteraient pas plus de 5 % des rentrées... Aussi, la sélection des clients apparaît encore moins anodine. L'édition allemande, diffusée outre-Rhin par le quotidien berlinois *Die Tageszeitung* et en Suisse par l'hebdomadaire zurichois *Die Wochenzeitung* ne reprend que certains textes et ne comporte que quelques annonces concernant les deux pays, comme par exemple en juin 1999 pour la revue tiers-mondiste d'obédience chrétienne *Der Überblick*, la Maison des cultures du monde à Berlin ou l'hôtel-restaurant "alternatif" Kreuz à Soleure (que je connais bien !).

En septembre 1988, Christian de Brie s'inquiétait de voir *un jour l'enseignement sponsorisé dans les écoles, et l'instituteur, couvert de badges, annoncer que la leçon d'arithmétique est "offerte" par une marque de jeux électroniques et la récréation par une boisson gazeuse au goût d'aventure* (10). Sept ans plus tard, François Brune stigmatisait les violences de l'idéologie publicitaire (11), laquelle diffuse insidieusement le postulat que *la consommation résout tous les problèmes*. Le professeur de science politique à la retraite et l'essayiste considéreraient-ils les réclames détaillées en ces colonnes comme plus nobles qu'un autocollant Nintendo ou un pin's Coca-Cola ?...

René Hamm

1) Régulièrement en couverture, par exemple en août 99 sous les premières lignes de l'excellente pige de Robert Fisk, *Mensonges de guerre au Kosovo* ou en septembre 1999 sous l'entame de *Menaces sur les 35 heures* de Martine Bulard.

2) Cf. mon article *Cupidité et stupidité dans l'Europe des flux tendus* dans *Alternative libertaire* de juin 1999.

3) Expression popularisée par Serge Halimi dans *Le Monde diplomatique* de février 1995.

4) Le dollar s'échange actuellement à 5,98ff et non 8ff.

- 5) *Le Monde diplomatique* de novembre 1998, de mars et d'avril 1999.
  - 6) *Le Monde diplomatique* d'octobre 1999.
  - 7) Également dans *Le Monde* des 16 et 17 juin 1996.
  - 8) Le boss himself a tenté de rectifier le tir à la une d'août.
  - 9) Éditions *Le Temps des cerises*, 6 avenue Édouard Vaillant, 93500 Pantin. Juillet 1998, 429p., 140ff, 910fb. Présentation dans *AL 220* de septembre 1999.
  - 10) Cité par Yves Frémion.
  - 11) *Le Monde diplomatique* d'août 1995.
- 

ORGANISATION MONDIALE DU COMMERCE / MILLENIUM ROUND

## Sus à l'ultra-capitalisme !

La survie de la planète  
passe par la redécouverte  
de la démocratie directe  
et la restauration  
des biens communs.

Paris, vendredi 15 octobre, 10h, place du Châtelet. Plus de 300 personnes, dont une délégation de nos vieux copains paysans du Larzac (1), se rassemblent à l'appel de la **Coordination pour un contrôle citoyen de l'OMC**. Juste un attroupement au milieu de l'éternelle manif *des pollueurs sur quatre roues*. Mais...

À l'issue d'une promenade en zigzag dans le métro, ponctuée de courses pour semer une police toujours prompte à empêcher les citoyens de faire leur travail de citoyens, nous nous engouffrons dans... les locaux de Vivendi.

Vivendi. 200 milliards de francs français de chiffre d'affaires 1998. 220.000 salariés dans une soixantaine de pays. Un bouillon de culture

d'énarques, étroitement connectés à leurs semblables des banques, rompus à rafler par tous les moyens tout ce que leur structure convoite dans l'univers des services : l'eau en France et partout ailleurs, via la Compagnie Générale des Eaux (1er groupe mondial du secteur) la collecte et le retraitement des déchets les télécommunications (Cegetel en particulier) la publicité (Groupe Havas) le multimédia et la communication (AOL, UGC, Pathé, Canal +) l'édition (depuis Nathan, Larousse, Bordas, Le Robert, Les Éditions de la Découverte jusqu'à Courrier International, l'Expansion, l'Express, La Vie Française, en passant par le Quotidien du Médecin, etc.) le béton (Campenon Bernard SGE...) les transports (la Connex en Grande-Bretagne qui est l'une de ces sociétés constituées grâce au dépeçage de la Compagnie nationale des chemins de fer britanniques avec le succès que l'on sait) et puis l'énergie, le nettoyage industriel, le sport (Gymnase Club), la pénétration d'Internet... et des tentacules insérés dans maints autres secteurs et sociétés.

Vivendi, c'est aussi - comme Bernard Marris le rappelle opportunément dans Charlie du 13 octobre - 58.000 salariés français auxquels étaient vendues entre 5 et 10 actions chacun en 1998, tandis qu'une cinquantaine de dirigeants se partageaient gracieusement 1% du capital total en stock-options. Aucun doute, c'est ce qu'ils appellent le "capitalisme social".

La cible était bien choisie : nous occupions symboliquement l'une des entreprises protéiformes de la meute qui, tout en s'entre-déchirant, fond sur tous les biens non encore détournés, confisqués, saccagés par les prédateurs précédents.

Et, donc, de dénoncer à nouveau, devant les médias, que les décisions prises au sein des Conseils d'Administration des Transnationales - comme Vivendi - et au sein des organismes de coordination des politiques économiques - comme l'Organisation Mondiale du Commerce qui organise son sommet à Seattle -, sont parfaitement antidémocratiques - mais que néanmoins elles n'ont pas été prises sans le concours des appareils de la "démocratie représentative".

En particulier, le nouveau cycle de négociations de l'OMC vise à augmenter la déréglementation, la dérégulation dans tous les domaines (agriculture, alimentation, services publics, santé, environnement, investissement, culture, etc.), à démanteler les droits de douane, les droits sociaux, les droits relatifs à l'environnement et à la santé, etc. D'une façon générale, l'objectif est de casser ou contourner toutes les forces et tous les modes de régulation qui protègent les personnes, les communautés et les écosystèmes pour vampiriser tout à loisir la substantifique mille de la vie, et la changer en billets de banque ou en stock-options. Il s'agit ni plus ni moins d'instaurer la dictature absolue du profit sur la véritable économie, celle de la vie où, de la bactérie à la biosphère, chacun peut flâner et créer en coopération avec les autres pour passer le temps le plus intelligemment possible. Demain - et demain est déjà commencé -, plus question de cela. Résolus à faire mieux que les vieux seigneurs de guerre, nos spéculateurs-technocrates fous sont en train de tenter un coup de force à l'échelle de la planète, à l'échelle de l'Apocalypse s'ils réussissent : prendre en otage la vie de chaque homme, la vie de chaque être vivant, la vie de toute la planète, pour les faire servir à leur enrichissement.

À nous non seulement de faire en sorte qu'ils échouent mais en plus de profiter de l'élan pour restaurer la convivialité.

## Des emplois... ou de l'autonomie ?

Alors que certains trouvent utile de défiler dans la rue pour que des emplois tombent du gouvernement et des conseils d'administration, il est bon de se souvenir que l'alternative emploi/chômage est un mécanisme d'asservissement créé par l'impôt étatique et la confiscation des biens communs qui protégeaient chacun du dénuement et assuraient l'autonomie des communautés. Par conséquent, la création de toujours plus d'emplois par les spoliateurs (au détriment de quels autres communaux ? Pour quelles productions ? Pour quelles nouvelles pollutions ?) n'est guère souhaitable.

D'autres, auxquels les précédents sont acoquinés, forgés dans les mêmes moules à clones que les collectionneurs de stock options, privatisent à tour de bras en clamant que, pour soigner les maux du capitalisme, il n'y a qu'une solution : davantage de capitalisme, et que le marché dérégulé est créateur de richesses. Il faut donc également rappeler que ces richesses-là sont produites en spoliating les communautés, du niveau local à l'échelle nationale, et maintenant mondiale, qu'elles ne sont que le produit illusoire de la mercantilisation et, donc, de la monétarisation des biens communs, des vies entretissées des écosystèmes, et des services gratuits de l'entraide. Les engouffrer dans le broyeur de la propriété privée et du commerce produit de la monnaie et des colonnes de chiffres dans des "bilans" d'où tout passif est exclu. D'autant plus que, parce qu'elles échappent à la règle de la dégradation des potentiels et sont donc thésaurisables, la *monnaie* instituée et les colonnes de chiffres se concentrent, autorisant des montages spéculatifs infinis uniquement basés sur une valeur sans relation au réel, et permettant des opérations de spoliation toujours plus importantes. Du papier et des courbes sur écran, voilà leurs "richesses" ! Ce sont ces artifices - et, bien sûr, l'augmentation du contenu de leurs poches - qui fascinent les propagandistes du libéralisme de marché. Et, quant à cela s'ajoute la multiplication virtuelle des données boursières par la magie de la spéculation sur la spéculation, nos brillantissimes "responsables" sont ivres de joie devant le spectacle de "la croissance".

C'est ainsi que, quand ils rasant une mangrove pour fabriquer du papier cul ou des baguettes japonaises jetables, quand ils ruinent les économies locales en imposant des produits industriels à prix cassés grâce au détournement des subventions publiques, quand ils vendent des succédanés de satisfaction pour oublier un instant le stress de l'inhibition de l'action, la solitude dans la foule, l'éloignement des lieux et des êtres que l'on aime, la misère sexuelle, etc., quand ils jettent des travailleurs à la rue ou des populations autochtones hors de chez elles, quand par la violence des armes, le carcan de la gabelle, la séduction de la consommation de superflu, la déréglementation libérale, ils cassent la gratuité, la réciprocité et l'autonomie conviviale pour imposer le

salariat, la spéculation et le chômage, ils peuvent s'autoriser à plastronner sur la "création de richesses".

Plus ils détruisent, plus ils créent de richesses !

## Small is beautiful et bâtisseur de toute chose

Les vraies richesses, elles, que l'on peut sommairement évoquer par la diversité, l'homéostasie des écosystèmes et des sociétés, la beauté, la qualité, la convivialité, ont été changées en "ressources exploitables", puis en déchets et pollutions. Mais les chiffres ne disent rien là-dessus.

Beaucoup d'intelligences sont encore profondément marquées par les vieux mythes progressistes, universalistes et élitistes ; des schémas absolument non-relativistes qui disent surtout que la lumière ne peut se répandre que depuis le haut de hiérarchies himalayennes censées condenser la quintessence de la culture (2). Construits dans l'ignorance de la structure holistique du vivant, ces mythes ont largement inculqué le *mépris* du "petit peuple" : petits commerçants, petits paysans, petits artisans, petites entreprises, petit personnel, petit niveau local... de tous les "petits". Comme ils avaient hier servi à l'établissement de la domination de l'État des profiteurs en justifiant l'écrasement des cultures et des économies communautaires, ces mythes ont accompagné l'essor des constructions macro-uniformisantes qui ruinent les terroirs et toute la planète. Car, à force de ruptures avec le corps, avec "la nature", avec la vie *des gens* et de *leurs* écosystèmes, l'universalisme a rejoint l'impérialisme globalisateur et s'est perdu en lui.

Sur le terrain, cela s'est traduit par des encouragements à l'expansion des grandes surfaces commerciales et à la concentration du capital, des applaudissements au spectacle de la déstructuration des campagnes et à l'explosion des banlieues, la liberté de circuler accordée aux capitaux spéculatifs, les biens publics offerts aux copains et aux coquins, et, déjà, "l'harmonisation" par le bas de tous les dispositifs régulateurs qui empêchent encore de jeter dans la même arène, l'artisan, l'employé de PME ou le paysan indien, et l'étincelant gestionnaire bardé de quelques

milliards de dollars empruntés à des retraités et à des petits épargnants, ou la nouvelle grosse fortune gonflée de subventions jamais remboursées.

La leçon de tout cela, et aussi la leçon des innombrables vies et espoirs immolés dans les élans pour l'émancipation qui n'ont accouché que de nouvelles dominations, c'est que la survie de la planète et la bonne vie de toutes ses populations passent par la redécouverte de la pratique de la **démocratie directe** et la **restauration des biens communs** (les communaux) du niveau local à l'échelle biosphérique.

N'en déplaise aux cerbères d'un simulacre démocratique principalement dévoué à la liberté d'action des prédateurs, la solidarité transnationale commence avec la défense des biens de chaque communauté au sein de son écosystème, du Larzac à la vallée de la Narrnada, et se développe avec l'appui aux proches du monde entier dans la défense de leurs propres biens.

*Il est évident pour nous, que la transformation radicale de l'ordre politique, économique et social est un processus participatif qui doit être amorcé et contrôlé par le peuple et non par les institutions (...)  
Nous voulons seulement organiser notre force et la combiner avec la force d'autres mouvements dans le Nord et le Sud, afin de retrouver le contrôle de nos propres vies (M.D. Nanjundaswamy, association des paysans de l'État de Kamataka, Inde, présentation des motivations et des objectifs de la Caravane Transnationale dans *Silence* 244, mai 1999).*

*Après avoir constaté que les institutions modernes transformaient leurs compétences en déficiences, leurs traditions en obstacles, leurs espoirs en expectatives toujours déçues, ils ont cessé d'attendre ou d'exiger que ces institutions les intègrent, et transforment le rejet de celles-ci en une occasion de libération critique (... ) c'est une conscience qui, au Mexique, a été activée par un groupe d'indiens lucides et dignes qui se sont rebellés, au début de 1994, contre toutes les formes de l'oppression contemporaine, et qui commence à prendre le nom d'une révolution : la révolution des espaces communautaires et de la convivialité (Gustavo Esteva, extrait du livre *Des ruines du**

développement paru dans Silence 246/247, juillet-août 1999).

**Alain-Claude Galtié**

1) "Vieux copains"... sauf quand ils se mettent en tête de chasser le loup parce que, c'est bien sûr !, la campagne n'appartient qu'aux hommes.

2) Exemple : la chronique condescendante et parisianiste de Dominique Bromberger qui, sur France Inter le lundi 18 octobre, tendait à assimiler la révolte contre la mondialisation du capitaliser à un mouvement frileux et franchouillard.

**Indispensable** : *Dans le miroir du passé* Ivan Illich, Descartes et Cie, 1994.

**Coordination pour le contrôle citoyen de l'OMC** : Observatoire de la mondialisation, 40 rue de Malte, 75011 Paris, 01.43.38.38.17.

**Droits devant !** : 44 rue Montcalm, 75018 Paris, 01.42.58.82.22.

---

*LA CHRONIQUE DE GUN*

# Le fond de l'air effraie

Voici décembre. Les dernières feuilles mortes courent encore au hasard de quelques chemins creux, sous un soleil rouge et aveuglant.

Comme elles, nous finirons tous, tôt ou tard, par emprunter ces sentiers qui ne mènent nulle part, qui ne nous rattachent plus à rien, et nous disparaîtrons, emportés par le vent frisquet de l'hiver.

Résumons-nous : l'hiver est frisquet. C'est une chose établie depuis les temps les plus lointains.

Or, la question cruciale qui se pose en cette funeste époque est de savoir s'il est possible, oui ou merde, d'échapper aux festivités de cette fin de millénaire à la con.

Le pari est osé. Même le militant écolo le plus sincère, fraîchement élu, aura du mal à s'y soustraire : engoncé dans un smoking de location, il ressemblera à un illusionniste de music-hall, voire à un majordome distingué, et sera contraint de participer, par devoir folklorique, à l'engloutissement collectif de choucroutes fumantes, à trois étages, garnies de saucisses et de lard fumé. Il ne pourra non plus s'empêcher d'acheter un sapin nain, dans un pot bariolé, qu'il garnira lui-même de gadgets en plastique pour tenter d'émerveiller ses mômes qui commencent déjà à se lasser des mutants fluos de leurs jeux vidéo.

Les obligations du protocole ne lui permettront pas d'éviter les tables des festins impérieux, dressées derrière des carreaux givrés où se profilent les silhouettes pitoyables des sans-abri qui passent en claudiquant dans la nuit mauve et glacée.

Quant au frêle employé à lunettes de la KBLux, pourtant célibataire et d'ordinaire si sérieux, si mélancolique, l'esprit perpétuellement déchiré par une armée de chiffres extrêmement crochus, il se coiffera néanmoins d'un chapeau pointu pour chanter, un verre à la main, sous la Grande Ourse.

La serviette autour du cou, la fourchette à la main, il s'attaquera aux nourritures les plus riches.

Tel est le sort qui frappe les peuplades occidentales, quand arrive la fin de l'année. Comment en sont-elles arrivées là ? Par quels châtiments accablants, par quels sortilèges effroyables furent-elles plongées dans cet état ? Ce sont là des mystères insondables.

**Le révolutionnaire  
a disparu...**

Le sdf qui titube dans la ruelle froide s'arrête un instant sous une porte cochère. Il se dit qu'il faut bien se contenter d'un peu de courage, puisqu'il n'y a plus rien d'autre à sa portée.

L'argent attire l'argent. Tout comme la merde attire la merde.

Ceux qui ont de l'argent le savent ; ceux qui sont dans la merde aussi.

À cet égard, les chiffres sont souvent éloquents : le Conseil des Ministres a avalisé ce 29 octobre le projet de loi concernant les dotations destinées à la famille royale de Belgique. Le total de leurs allocations de revenus se monte à quelque 385,8 millions de francs par an, ce qui est la moindre des choses.

Il n'y a rien de plus normal, en effet, à ce que le bon peuple cotise un peu pour subvenir aux besoins de première nécessité de ses souverains, de leurs enfants, de leur belle sur, de leur vieille tante, de leurs jardiniers et de leurs domestiques. C'est en tout cas une chose qu'il faut bien admettre, puisque le révolutionnaire n'existe plus.

### ... Rosetta l'a remplacé

Le révolutionnaire a bel et bien disparu, c'est aussi une chose qu'il faut admettre. Je veux, bien entendu, parler du révolutionnaire des temps héroïques. Celui qui portait un grand chapeau. Il surgissait d'une nuée de poussière, avec un long manteau et une carabine. Il passait à cheval contre un ciel orangé, tourmenté de nuages en lambeaux, et criait *Viva Zapata !*, après quoi il s'appliquait à tendre des pièges terribles aux soldats de l'armée régulière. À la dynamite. Il redistribuait ensuite les fusils aux paysans qui en avaient grand besoin. Il était fort, intrépide, généreux et légèrement sanguinaire. Son habitude était de finir sa carrière avec une tache rouge sur le cur, en prononçant des paroles éternelles, gorgées d'espoir, le regard tendu vers l'horizon, à la fin des films de la Metro-Goldwin-Meyer.

Les temps ont changé. L'homme au long pardessus troué fait la manche devant la gare du nord et les cinémas ne nous montrent plus que cette gourdasse de Rosetta. La classe politique toute entière en fut

transportée d'enthousiasme et a donc applaudi Rosetta à tout rompre en se félicitant que le populo se tienne si peinard et ne poursuive d'autre but que d'attraper, lui aussi, un job aussi extraordinairement minable.

## Les socialistes ont confiance

Le nouveau président du parti socialiste, Élio Di Rupo, effectuait récemment une tournée des villes wallonnes, afin de promettre au peuple un avenir heureux et prospère.

Il devrait pourtant éviter de susciter tant d'espoir, quand le risque de décevoir est si grand. Alors même qu'il tentait de nous revendre une *Wallonie qui gagne* d'occasion, les cheminots étaient en grève. Les facteurs également. Ces détails n'ont cependant pas altéré l'optimisme du chef socialiste. Il s'en fout comme de l'an deux mille, il voyage en bagnole de fonction et son courrier peut parfaitement lui être livré par une société privée.

Di Rupo ressemble à Joly Jumper, le cheval de Lucky Luke. Rien ne peut l'arrêter. Tout comme lui, il galope en hennissant, avec sur le dos un cow-boy qui tire plus vite que son ombre : le libéralisme.

## Parfois les choses deviennent graves

La peine de mort est un exercice parfaitement barbare. Cependant, elle se pratique encore couramment un peu partout, dans les sociétés de sauvages. Par exemple, dans le milieu des gangsters, où elle se montre capable de résoudre les problèmes de partage des butins les plus épineux. Le maintien de l'ordre par le crime est le propre de la mafia ; le propre d'une société civilisée et, disons, "humaniste", est de savoir s'en passer.

De son côté, au bout du couloir de la mort, Mumia Abu-Jamal attend d'être exécuté, à Philadelphie. Il faut dire qu'il l'a un peu cherché. A-t-

on seulement l'idée d'habiter une contrée si reculée, au cur d'une peuplade si peu évoluée dont les murs bestiales font honte à l'humanité ? C'est là le plus grand tort qu'a eu Mumia Abu-Jamal. Partout dans le monde, les prisons sont pleines de gens qui n'ont rien à y faire. Nous devrions cesser d'habiter un monde pareil.

Il ne faudrait vivre que dans des lieux paisibles, au milieu de gens pétris de sagesse. Chez des Esquimaux, des Touaregs où des Papous. Au lieu de quoi, nous vivons parmi les sauvages. Ils sont fonctionnaires, financiers, gérants de supermarchés ou tenanciers de bordels. Bref, ce sont des gens respectables. Des contribuables au dessus de tout soupçon, des secrétaires de partis politiques, des agents immobiliers Que sais-je ! Des dirigeants syndicaux, des directeurs de clubs sportifs, des gardiens de centres fermés, des journalistes officiels, sans compter toutes sortes de commissaires de police et de juges d'instruction redoutables. Vivre de la sorte, entouré de pareils individus est une lourde erreur. Elle fait encourir les plus grands dangers.

## Une dynastie de faux-culs

*Pourquoi Mathilde et Philippe ont-ils fait tant de "joyeuses entrées" ?*

*Pour tenter de faire oublier les foireuses pénétrations d'Albert.*

Cette avenante petite devinette qui circule dans les bistrots tend à prouver, malgré tout, que le Belge n'est pas aussi monarchiste que les médias veulent nous le faire croire.

Mais il n'y a pas que les frasques amoureuses et dissimulées de Bébert. La monarchie, toute entière, s'est bâtie sur le schiste bleu de la faudercherie.

Le règne de Léopold II fut incontestablement le plus splendide. Sa vocation était d'avoir une énorme barbe intimidante et de piller le Congo, dont il s'était fait le propriétaire, à titre tout à fait privé. Il y régnait sans partage, en maître absolu. Il y empêchait les noirs de devenir ministres ou chefs d'entreprise. Ou même sous-chefs de bureau à la compagnie maritime. Il ne voulait rien entendre. Dans le

même temps, en Belgique, il ordonnait à la gendarmerie de tirer sur les mineurs en grève. Il faut dire qu'à l'époque, ça se faisait beaucoup. En ce temps-là, on savait encore s'amuser ! Il eut d'ailleurs en la matière d'illustres prédécesseurs : Goethe, lorsqu'il était recteur à l'université faisait également charger les forces de l'ordre sur les étudiants, sous prétexte qu' *une injustice vaut mieux qu'un désordre*. Est-il une meilleure définition de la bêtise affreuse du fascisme ?

Tiens, parlons-en, du fascisme ! Léopold III, qui éprouvait une passion sans borne pour l'ordre et la morale a trouvé, dès les années trente, l'occasion de la (faire) mettre en pratique en coopérant sans retenue au régime nazi.

Quant à Baudoin Ier qui prônait la modération et l'humilité, qui préférait la richesse spirituelle plutôt que matérielle, il s'était contenté de ne posséder que douze petits milliards, placés à l'étranger.

Je ne résiste pas à l'envie de citer les propos de Luc Rosenschwein, correspondant du journal *Le Monde* en Belgique : *Le roi a-t-il droit à une vie privée ? J'estime qu'il a le devoir d'une vie privée, et d'une vie privée mouvementée, et qui soit connue de tout le monde. Pourquoi ? Parce que ce sont des gens qui nous coûtent cher. Ils ne font pas grand chose et ont de gros besoins, alors s'ils n'ont pas au moins l'avantage de distraire leurs sujets, ils ne méritent pas d'être là () Regardez la monarchie britannique, elle est solide, mais elle est aussi scandaleuse, et de manière telle que ça distrait non seulement la Grande Bretagne, mais également l'ensemble du monde ; regardez le rocher de Monaco, il a fait des frasques des Grimaldi un élément du revenu national. Alors je ne vois pas pourquoi la monarchie belge continuerait à nous ennuyer et à nous faire bailler alors que si le prince Philippe, au lieu d'épouser une Uccloise aristocrate avait, par exemple, épousé Rosetta, là, ça serait bien, on causerait... (propos tenus sur le plateau de RTL-TV1, au cours de l'émission *Controverse* de Pascal Vrebos).*

On en redemande !

**Papon a froid**

Face à l'actualité débordante, on a du mal à reprendre son souffle. Il y aurait cent mille choses à dire. Et même davantage. Et autant de questions à poser. Par exemple, comment Papon, le sinistre fonctionnaire du régime de Vichy a-t-il réussi à poursuivre une aussi brillante carrière sous De Gaulle, Pompidou et Giscard ? On n'ose pas imaginer la réponse.

Aujourd'hui, le vieux facho pionce au gniouf. Il a froid. Le directeur de la prison lui a fait porter deux couvertures supplémentaires.

Ailleurs, dans un château qui brille de mille feux, l'épouse du Président de la République guinche la polka avec un dictateur chinois. La politique suit son cours.

## Où allons-nous ?

En fin de compte, cette chronique aura traité des sujets les plus vastes. Elle aura même effleuré des questions essentielles : que faisons-nous ? Où allons-nous ? Réponses : n'importe quoi, n'importe où. Mais pas d'un seul coup, c'est ce qui nous empêche de comprendre.

C'est exactement ce que disait Alexandre Vialatte (dont je me suis largement inspiré dans certains passages de cette chronique).

Il faut lire Vialatte. Nul autre que lui ne raconte mieux le coucher du soleil, *rouge comme de la gelée de groseille, exacerbé, mais net comme un verni d'automobile* Il y ajoute un philosophe qui traverse le temps, *pessimiste et narquois comme un escargot sur une tombe*. Vialatte n'avait qu'un défaut : il croyait en Dieu entre ses tentatives de suicides.

Gun

---

# AUPEJ

Actions Utiles  
pour l'Enfance  
et la Jeunesse...  
Une expérience  
d'éducation populaire  
au Sénégal.

AUPEJ est une structure éducative et sociale, née de la volonté d'éducateurs, de parents, de jeunes engagés dans la lutte contre toutes les formes d'exclusion et de marginalisation sociales. AUPEJ appuie, accompagne les parents dans l'orientation éducative de leurs enfants. Elle est un cadre d'animation formative et éducative qui uvre pour l'élévation du niveau scientifique et de la conscience sociale des habitants. Elle est un cadre permanent de recherche et d'actions pour la promotion des innovations éducatives et sociales.

## Contexte du programme

Le Sénégal, situé dans la zone soudano-sahélienne, totalise une population de 8 millions d'habitants, dont près de la moitié a moins de vingt ans. Avec un taux de croissance annuel du PIB de 2,1% et un taux de croissance de sa population de 2,8% par an, ce pays fait partie du groupe d'États ayant les taux de développement les plus faibles. Le secteur agricole, qui fournit 20% du PIB et 60% des emplois, voit sa production baisser de 0,8% par an de 1967 à 1997, soit une chute de 40% en trente ans.

La privatisation des sociétés d'État (eau, électricité, téléphone, transports, etc.) a entraîné une diminution des emplois de l'ordre de 20 à 30%. La crise de l'emploi induite a provoqué l'augmentation du taux de

chômage. L'accès aux services de base, notamment l'éducation et la formation, devient de plus en plus difficile pour les enfants et les jeunes, à cause des frais de scolarité élevés et de la faiblesse des revenus des parents.

L'école est caractérisée par une crise sans précédent du fait de son caractère sélectif et de l'inadéquation formation-emploi. Le système éducatif sénégalais est encore extraverti, il ne se centre pas sur les besoins et les préoccupations des populations. Chaque année, le taux d'échec tourne autour de 80% pour les examens officiels, entrée en sixième pour le collège, brevet des collèges, baccalauréat. Beaucoup de diplômés sont sans emplois. Les apprentissages et les formations professionnelles sont trop théoriques et ne mettent pas les accents sur les métiers de l'artisanat qui offrent des opportunités de formations importantes.

## Description du programme

Le programme de valorisation des apprentissages éducatifs et sociaux part du principe que l'on n'apprend pas seulement à l'école, mais que le quartier recèle un ensemble de situations éducatives qu'il faut pouvoir valoriser dans la perspective de promouvoir des apprentissages pour développer les savoirs et les savoir-faire. Le programme s'appuie sur les concepts du quartier et l'ensemble des ressources disponibles pour bâtir un concept éducatif populaire. L'élaboration du projet éducatif et pédagogique est l'œuvre de tous les acteurs du quartier. Les parents, les animateurs, les enfants et les jeunes sont tous des composantes essentielles dans l'action éducative et formative.

Le programme comporte des volets culturels, sociaux et économiques. Des classes de jeux, des classes de chant, des ateliers de théâtre, des ateliers de techniques manuelles et d'expressions artistiques sont du programme. Des activités d'excursion, de découvertes, des visites de sites participent à l'initiation des enfants et des jeunes, à la connaissance du milieu naturel et à la gestion de l'environnement.

Ce programme, initié par un groupe d'éducateurs et de parents affectés par les incohérences du système éducatif sénégalais, est localisé à Tivaouane, ville située à 90 km de Dakar. C'est une zone semi-urbaine et semi-rurale. Tivaouane polarise plusieurs villages. Sa population s'élève à 45.000 habitants. Le taux de scolarisation est faible : seulement 30% des enfants sont scolarisés. À Tivaouane, près de 300 enfants échouent aux examens scolaires chaque année. Ils sont ainsi éjectés de l'école et se retrouvent dans la rue et hors des circuits de formation professionnelle quasi inexistantes.

## Bénéficiaires

Ce programme s'adresse aux enfants, jeunes filles et garçons âgés de 3 à 22 ans. Chaque année les programmes de vacances mobilisent 500 enfants, soit au total 2.500 enfants de 1993 à 1998. La garderie éducative accueille des enfants de 3 à 6 ans (250 enfants). Le programme de formation de jeunes filles âgées de 12 à 22 ans mobilise 300 filles. La bibliothèque compte 500 abonnés.

## Objectifs

Offrir aux enfants et aux jeunes des espaces positivement structurants mettre en place un modèle socio-éducatif contre les fléaux sociaux contemporains (drogue, prostitution...) élever le niveau scientifique et culturel des jeunes et des parents faciliter la communication parents/enfants offrir aux enfants et aux jeunes des ateliers de formation aux métiers de la vie impulser de nouvelles solidarités sociales.

## Méthologie

L'AUPEJ utilise la pédagogie active à travers des jeux, des danses et du sport. Le théâtre, les contes sont des outils pédagogiques utilisés pour réaliser les objectifs et formatifs fixés. La coopérative, par exemple, est un espace d'apprentissage de la gestion de l'investissement, de la création de richesse et de la négociation. C'est un instrument par lequel les enfants participent au processus de prise

de décision. Le forum des enfants et des jeunes est un espace de libération et de valorisation de la parole des jeunes.

Les parents participent à l'élaboration des projets éducatifs et pédagogiques en systématisant leurs attentes. Ils participent à l'action éducative en animant des ateliers de couture, de confection. Des innovations pédagogiques ont été introduites à travers la mobilisation des acteurs et des ressources du quartier dans une perspective éducative et sociale. Les enfants ne sont pas en compétition, ils apprennent ensemble (solidarité de groupe). Ils sont éduqués à la culture de l'entraide, de la paix et de la non-violence. Les éducateurs et les formateurs sont issus du quartier.

## Difficultés rencontrées

Les difficultés rencontrées sont d'ordre matériel et financier. Il est difficile de trouver des partenaires intéressés pour financer des programmes dont les résultats ne sont pas immédiats. Les familles n'avaient pas l'habitude de s'inscrire dans une dynamique participative. La plupart d'entre elles avaient de faibles ressources. Elles n'avaient pas l'habitude d'élaborer des programmes éducatifs ou de participer à leur réalisation. Certains parents se déchargeaient sur nous en pensant que nous étions là pour les remplacer ou jouer leur rôle. Ils accordaient peu d'intérêt à investir un minimum de moyens pour l'éducation des enfants.

## Succès du programme

Une conscience nouvelle est née au sein de la population. Les renforcements des capacités économiques des parents, grâce à la caisse d'épargne et de crédit dans un contexte de rareté financière, a contribué à valoriser l'image parentale. Les parents y participent de façon dynamique. Le programme a permis une mutualisation des ressources du quartier pour fonder de nouvelles solidarités éducatives et sociales. L'enjeu de l'éducation et de la formation des jeunes est porté par la communauté du quartier. Des espaces de vie sont créés, ils

constituent des lieux de communication, d'échange de savoirs et de savoir-faire.

Depuis 93, AUPEJ organise des activités de vacances au profit des enfants de 4 à 15 ans (garçons et filles) : des jeux, des excursions, des découvertes, des tournois sportifs et des ateliers d'échanges inter-jeunes.

AUPEJ a ouvert un centre polyvalent d'éducation alternative à Tivaouane. Les parents d'enfants de sept quartiers de Tivaouane ont organisé des activités d'épargne et de crédit en vue de renforcer leurs capacités éducatives par la valorisation de l'image parentale chez l'enfant.

AUPEJ a créé un journal, *Regards pluriels*, animé par les habitants.

AUPEJ a mis en place un programme de formation professionnelle destinée aux jeunes filles déscolarisées.

AUPEJ a ouvert des classes de sport : football, karaté, athlétisme, lutte...

Un atelier de théâtre d'enfants permet à ces derniers de développer leur potentialité artistique. Le théâtre est utilisé comme un outil pédagogique au service d'une communication sociale efficace par rapport à toutes les thématiques qui agitent la société.

Moussa Diop / AUPEJ  
Quartier Fogy  
BP 76 Tivaouane, Sénégal

Oui, je soutien AUPEJ !  
et j'envoie ..... francs  
que vous leur remettrez en mon nom

----

Mention AUPEJ  
sur les versements bancaires  
au compte 001-0536851-32  
Chèques à l'ordre de *Roger Noël*

---

CONSTAT

# Les intellectuels organiques

"L'intelligentsia est la galerie  
des glaces du pouvoir"  
disait Raoul Vaneigem.

Mais y a-t-il seulement une intelligentsia en Belgique ?  
Commençons par un état des lieux.

À gauche. On ne trouvera pas de Zola, nul *J'accuse* et pourtant les *Affaires Dreyfus* se ramassent à la pelle, pas d'*Aurore* simplement des idées crépusculaires (celles du *Soir*). On n'y rencontrera pas plus de spécialistes de l'universel façon Sartre, que de défenseurs des minorités à la manière de Foucault. Juste une "cité savante" d'eunuques jacassiers et d'*assis*. Nous attendions un Pierre Bourdieu et nous n'avons droit qu'à un Claude Javeau.

À droite. Aucun figure emblématique telle Tocqueville ou Raymond Aron. Le libéralisme en Belgique se confond avec la réduction d'impôt et la liberté avec le libre-échange : *Trop is te veel!* comme l'on dit ici. Et Hervé Hasquin, grand prêtre de la libre-pensée (limitée à la francophonie !), quoi qu'il en pense, tient bien plus de Monsieur Homais que de Voltaire. N'est pas Montesquieu qui veut...

Au chapitre de la dissidence et de la martyrologie (tant pis pour Arthur Haulot) pas de Nelson Mandela ni de Sakharov ni de Soljenitsyne. Nul prison à vie, nul Goulag ni asile psychiatrique, juste un énorme hôpital nommé *Belgique* où les citoyens vivent en patience, en attendant la réfection des lieux, comme d'autres attendent Godot. Le néant, lui-même, est parfois oppressant...

Pour ce qui est des révolutionnaires, personne qui puissent se comparer à Trotski, Gramsci, Lukacs, tout au plus des marxistes d'université, à l'esprit poussiéreux, encore et toujours stalinisés, qui ont trop vite oublié qu'en Angleterre on surnommait le vieux barbu : *The Red terror doctor*. Quelques bouffons inoffensifs, subversifs d'élevage qui ont perdu tout pouvoir mordant (absous par la fatigante ritournelle : *Oh ! Belgique, terre de surréalisme, ah ! Belgique, contrée d'absurdité* et toutes les farces et attrapes du discours sur la *belgitude*). La patapatisserie de Godin, les pitreries sans talent de Bucquoy, les royales délations de Pierre Mertens. C'est passer sur le fait qu'Alfred Jarry portait en permanence un revolver sur lui.

Pas d'intellectuels "sans attache ni racine" à la manière de Kafka, de Walter Benjamin ou de James Joyce. Et pourtant, ici tout le monde est errant, en exil, "émigré de l'intérieur". Nous habitons un pays en "métamorphose". Tout le monde cherche l'hypothétique "Château" (serait-ce le palais de Justice ?), désire une authentique *aura*, voudrait trouver un sens à sa vie, à la *modernité*..

Et pour la part du diable et ses odeurs de soufre, on n'y rencontrera pas plus de Heidegger, de Céline ou de D'Annunzio, nuls fascistes brillants pour entretenir le paradoxe. Rien qu'un pauvre nazillon, qui rêvait d'une *Grande Bourgogne* et se prenait pour Tintin : Degrelle. Et un ministre socialiste, "nationalisé" par la collaboration, qui glorifiait la joie au travail et rêvait déjà de dépasser le marxisme : Henri Deman.

*Éthique de responsabilité ou éthique de conviction ?* À l'impossible nul n'est tenu.

Nous ne possédons pas même "l'essayisme" d'un BHL ou d'un Finkelkraut pour trancher. Nous n'avons qu'un Harscher et une

multitude d'obscurs *techniciens* qui trafiquent et bricolent en droit public et constitutionnel. Que cette terre est féconde en coupeur de cheveux en quatre, ceux tout ébouriffés de la justice et de la politique d'ici.

Après ce voyage au jardin des espèces, intéressons-nous à la toile de fond. Posons le décor. Les intellectuels en Belgique sont des "intellectuels organiques", ils sont issus de la petite-bourgeoisie cultivée dont ils partagent les préjugés. Mais ce qui les caractérise sans nul doute c'est l'évidence du consentement de leur impuissance. Assentiment d'où leur vient leur contentement : le *confort* de la pensée c'est l'opium des intellectuels d'ici. Assommés sous les coups de pilon de la "pilarisation", pétrifiés par le chant des sirènes partocratiques, garrottés et stupéfiés par cette culture du consensus et du compromis.

Dans ce climat intellectuel *éthéré*, les seuls esprits qui règnent sont ceux de corps et de chapelle (aussi "sectes", castes, clubs, loges et partis y font florès). Dans ce paradis artificiel de la bêtise douceuse, il n'y a pas eu de "défaite de la pensée" car il n'y a jamais eu de combat. Et l'on y trouve pas des *Maîtres à penser* mais simplement des *penseurs à gage* cherchant maître. Les *clerics*, ici, ne trahissent pas car il n'y a rien à trahir. Mais alors d'où vient ce mépris pour la plèbe et les petites gens, ses grands airs distingués et cette posture aristocratique qu'affectent nos "notaires du savoir".

Il est le *gage* de leur fidélité, car l'intelligentsia, en Belgique, à postuler qu'elle ait une existence propre, n'est pas ingrate, elle ne mord pas la main qui la nourrit, ni ne crache dans la soupe qu'elle a aidé à concocter. Simplement elle ne s'est jamais autonomisée, même de la plus relative des façons. Aussi ce "pathos de la distance", elle n'en n'a pas les moyens. Rien ne lui est plus étrangère que la figure du Dandy, défendant un savoir désintéressé, se réclamant de *l'art pour l'art*. Elle est à cent lieues d'un Baudelaire ou d'un Oscar Wilde. Elle en est tout le contraire. Elle est la canaille personnifiée, la friponnerie même, celle d'un Tartuffe.

Tartufe, c'est "l'intellectuel organique" sans organes, par excellence.

C'est pourquoi, à bien réfléchir, la seule excuse de l'intelligentsia d'ici, c'est qu'elle n'existe pas.

Jamal Sijilmassi

---

*TRANCHE DE VIE / CHIQUET MAWET / L'INDUSTRIE  
HOSPITALIÈRE*

# La santé va au marché

Rien dans notre joli monde n'échappe  
à l'implacable loi du profit.

Rien. Là où nos âmes pas encore totalement encrassées s'attendraient à dieu sait quelle réserve naturelle de fraternité et de bonté se retrouvent les orientations fondamentales de notre civilisation libérée, libérale et résolument tournée vers un avenir édenté.

La santé, par exemple : n'est-il pas admirable cet acharnement de l'homme à soulager son semblable souffrant, à prolonger son existence, à chercher par tous les moyens à résister à une nature fasciste qui nous enfante pour mieux nous faire chier ?

Je vous en raconterais, moi, des histoires, sur Ambroise Paré. Si j'avais le temps. Mais il me manque : allons droit au but.

Les avatars existentiels m'ont plongée la tête la première dans l'univers de l'industrie hospitalière qui vient grossir le Produit National Brut de milliards d'actes médicaux remboursés par la Sécurité sociale - ou payés cash par le malade dont il n'est pas toujours certain qu'il soit mis au parfum avant d'avoir consommé : les grands complexes médicaux

ressemblent à des supermarchés, à ceci près que les prix ne sont pas affichés.

Un grand hôpital - universitaire ou non - passe la plupart du temps pour une institution bienfaisante mettant au service de l'humanité souffrante rationalité scientifique, efficacité, compétences inégalées, qualifications étourdissantes, organisation, hygiène rigoureuse, bref tous les ingrédients affichés par les feuillets américains du genre. La modernité lancée dans un combat opiniâtre contre la maladie et la mort.

En réalité, quand vous passez la ligne de démarcation entre le monde de la santé et celui de votre descente aux Enfers, il vous arrive exactement ce qui arrivait aux morts de l'Antiquité lorsqu'ils franchissaient le Styx pour rejoindre Pluton : ombre parmi les ombres, vous cessez d'être Robert, Marc ou Marylin pour devenir un "patient".

Dans les modernes complexes hospitaliers, qu'ils soient publics ou privés, un patient est un assemblage malencontreux d'organes variés, objets d'analyses et de traitements menés par des équipes distinctes, extrêmement spécialisées et communiquant entre elles par beep, dossiers médicaux et courrier. Le patient est en quelque sorte l'emballage que les différents services se renvoient pour compléter la représentation d'une maladie à identifier et une thérapie à définir.

Le marché gouvernant en maître absolu toutes les activités humaines, les hôpitaux sont tenus d'être rentables et de faire rentrer le flouze par tous les conduits possibles de la consommation médicale. Et il rentre. En quantités astronomiques, si on se fie à l'architecture cyclopéenne se déployant là où s'implantent de nouveaux complexes.

Il rentre au point même qu'on finit par faire du profit - le pied. Surtout en appliquant la règle d'or de la compression maximale du personnel et de l'exploitation croissante des rescapés.

Les conditions de travail sont telles qu'il faudrait vraiment que médecins et petit personnel soignant aient été personnellement appelés par notre Seigneur Jésus Christ au secours de leurs frères mal barrés

pour rester capables d'un zeste d'empathie et d'intérêt pour les sacs de nuds qui défilent sans discontinuer sous leurs yeux.

## Vocation, pompe à pognon ?

C'est évidemment difficile à établir scientifiquement, mais quelque chose dans mon expérience me souffle que le médecin d'aujourd'hui n'a pas exactement le même profil que celui de mon enfance.

J'ai vu partir nombre de rhétoriciens bien décidés à "faire médecine" et il était manifeste que pour la majorité d'entre eux, il s'agissait de s'accrocher ferme à un de ces cordages verticaux qui, croyaient-ils encore, permettent une ascension sociale bon chic meilleur genre, une vie confortable et le respect de tous.

À côté de la somme torturante de connaissances de plus en plus approfondies qui est imposée aux étudiants en médecine, dans un abject climat de concurrence et de terreur sciemment instauré, personne ne semble se soucier qu'il faudrait sans doute leur rappeler - ou leur apprendre - ce que devrait évoquer à leurs yeux la personne humaine.

Il est vrai que les motivations individuelles varient : à côté de ceux qui, le diplôme sous le bras, viennent grossir une pratique de plus en plus encombrée dans l'espoir de faire leur trou dans le fromage, il y a ce que nous pourrions appeler les passionnés, les joueurs. Ce n'est pas un hasard si les séries télévisées les plus courues tournent autour de la police et de la médecine : l'enquête, le pistage, la préparation des pièges, des dispositifs de barrage, la construction d'hypothèses de plus en plus proches de la réalité, l'action haletante, bref le boulot de détective, ont quelque chose de fascinant et d'irrésistible. Lancés à corps perdu dans la bagarre, les joueurs se retrouvent souvent dans les grands machins universitaires où la partie est difficile et sans doute moins juteuse que dans le privé. Cet apparent désintéressement ne paraît cependant pas impliquer qu'ils soient plus préparés que leurs collègues à rencontrer des êtres humains.

## Illustrons le propos

Le mystérieux mal qui s'est abattu sur moi et qui n'a pas encore de nom a suscité une chasse aux indices d'une ampleur que je n'aurais jamais cru possible du temps de la santé. Les différents services à travers lesquels, de plus en plus épuisée, j'ai crapahuté au fil des semaines puis bientôt des mois, m'ont donné l'impression floue de ne pas toujours être d'accord.

La thèse qui pour l'heure domine, et c'est ce qui nous intéresse ici, retenez-le bien, c'est que je serais atteinte d'un mal assez atypique, probable accompagnement d'**une hépatite chronique** et ancienne.

Pour en finir avec les biopsies en tous genres et les extractions de ganglions, une opération sous anesthésie générale est décidée. Hospitalisation, examens, interrogatoires. La veille de l'intervention, une anesthésiste au doux visage de Bécassine se présente cinquante secondes au pied de mon lit. Elle vient s'assurer de mon nom et de toutes les tares héréditaires ou acquises dont je serais porteuse, la routine. Avant de me quitter, elle me signifie une deuxième fois qu'elle est bien mon anesthésiste, mais qu'un assistant la remplacera pendant l'opération, puisqu'elle est d'ores et déjà requise ailleurs. Que je me rassure : *il disposera de toutes les informations*. Sur le pas de la porte, elle tient à me réconforter : *Je serai à vos côtés en salle de réveil*.

Tiens, tiens, quel progrès sur jadis. De mon temps, temps normal (amygdales, fausses-couches, accouchements), la salle de réveil, ça n'existait pas. On vous roulait vite fait hors de la salle d'op pour vous déverser sur votre grabat et les infirmières guettaient votre retour des vapes.

Après en avoir fait l'expérience en direct, je crois pouvoir dire que la "salle de réveil" obéit simplement à la loi de concentration des équipements, du personnel et des patients, elle-même expression des nécessités de compression exigées par la maximalisation des profits.

Je me suis réveillée avec toute ma tête - hélas - dans un indescriptible tumulte, proprement effrayant. Portes battantes, moniteurs beepant et zunant à tout va, braillements infirmiers, appels, jurons - dont un *bordel de merde* exaspéré à trente centimètre de mon tympan gauche, allées

et venues incessantes d'uniformes blancs ou verdâtres et, montant discrètement des brancards épars, quelques gémissements de patients. Personne pour le petit réconfort. Pas d'anesthésiste penchant son doux visage de madone bretonne sur mes angoisses. Requête ailleurs, sans doute. Ma conscience de classe reste à ce moment à ce point aiguisée que je la plaçais, nom de dieu, fustigeant dans mon forcé intérieur cadences infernales et logique ultralibérale.

En attendant, dans ce chaos post-opératoire, le temps, perfide ennemi, s'écoule goutte-à-goutte et rien ne se passe. Mes épaules et mon dos sont de moins en moins d'accord. Sous l'aisselle, quelque chose de pas vraiment sympa se réveille. Ça dure, ça dure, ça n'en finit pas. Est-ce normal, Docteur ? Oui, sans doute. Aucun brancardier n'empoigne aucune civière, les patients attendent sans murmure autre qu'involontaire, pourquoi ferais-je exception ?

Tout d'un coup, dans mon dos éclate une conversation fracassante entre deux mâles de la partie, posés là, j'ignore depuis quand et à quel titre.

*Mon vieux, c'est pas compliqué, tonitrué le dominant, une hépatite chronique, t'as 20% de chances de crever de cirrhose et 80 de cancer du foie.*

*Allez, souffle le dominé admiratif, merde, aucune chance alors ?*

Je n'arrive pas à me retourner pour repérer les gaillards : stagiaires frétilants, infirmiers à la pause ou médecins alcoolos ?

Non, je ne crois pas au grand complot, mais tout de même, ce pied au cul anonyme m'arrache à ma passivité. J'ose un appel. Un vague "docteur" qui s'enfonce sans écho dans le vacarme.

Un retour d'énergie me ramène au "temps normal". Je gueule plus fort que les moniteurs en délire et tous les pros affairés : *Y a-t-il un être humain dans la salle ?*

Silence soudain, stupéfait, suffoqué... suave. C'est le traumatisme. Va au moins leur falloir une semaine pour s'en remettre : un paquet de viande inconnu a osé demander des comptes.

Inexplicablement, "mon" anesthésiste surgit du néant blanchâtre, et se matérialise à mon chevet : *Il y a quelque chose qui ne va pas, Madame... Madame...*, elle consulte mon nom sur le bracelet d'identité, *Madame Machin*.

Moi ça va plutôt cahin que caha, ça irait encore mieux si on me sortait de cet enfer post-nucléaire.

*On vous ramène immédiatement dans votre chambre !*

Ben voyons, c'était tout con, suffisait de le demander. Trois minutes après, un brancardier se pointe et roulez, carrosse, dans mes plumes.

Le Jéhovah vengeur des hôpitaux pompidolesques ne va pas me la passer, celle-là : pendant la nuit, poussée de pancréatite rétrograde, séquelle probable des manipulations sur le foie. Si vous ne savez pas ce que c'est, passez votre chemin. Je ne souhaite ça à personne, ni à Pinochet, ni à Papon.

À peine remise de la démence physique d'une douleur insupportable, grâce aux soins diligents d'une équipe de nuit sur les dents et une petite piqûre de morphine, j'entends dans le matin blême le pas cadencé d'un commando d'experts qui se rapprochent dans le couloir : ça va encore être pour moi, merde, laissez-moi respirer.

En réalité, la matinée est vachement avancée, au point qu'un copain à qui je n'ai pas la force de dire un mot est déjà piqué sur la chaise à visiteurs.

En tête de la petite troupe, un arrogant freluquet à lunettes, jamais vu jusqu'ici, cherche Madame... Madame Machin. Donc moi. Derrière lui, une demi-douzaine de jeunets, des stagiaires sans doute, la bouclent serré. Péremptoire, freluquet expose à la cantonade et incidemment à moi que Madame, heu, Madame Tapin, est soumise depuis dix jours à j'ai oublié quel traitement, une série de piqûres de je ne sais quoi. *Vous a-t-on déjà fait votre piqûre aujourd'hui, Madame Lapin*, m'associe-t-il, condescendant, ajoutant qu'il est Y, assistant du chef de service soi-même.

À ouïr le propos, je conclus qu'Y, tout assistant-battant qu'il soit est en train de fusionner, voire de commuter deux ou trois cas. À part l'anesthésie générale et l'anti-douleur de cette nuit, personne jusqu'ici ne m'a fait la moindre piqûre. Je tente d'enquêter : *Une piqûre ? Quelle piqûre ? Ne vous trompez-vous pas de personne, Docteur : moi, Madame Machin.*

*Oui, oui, bien sûr* - il est légèrement excédé : il sait lire, l'assistant, et mon nom est écrit en toutes lettres sur la fiche cartonnée accrochée au montant de mon lit - *votre piqûre dans le ventre !*

La localisation m'horripile. Qu'est-ce qu'il croit, ce con, que je vais me laisser arranger comme ça, il y a des bornes aux limites.

*Franchement, Docteur, vous devez faire erreur sur la personne !*

Derrière lui, la ligne des épaules stagiaires ondule imperceptiblement.

*Ah oui, qu'est-ce que je dis, c'est dans l'épaule, bien sûr...*

Au royaume des zombies, le réel n'a plus cours. La rage supplée à l'improbable effort de mes muscles fondus et je me redresse sur les coudes.

Puisque, comme expérimenté plus haut, il n'y a que ça qui marche, j'élève la voix de manière signifiante : *Moi, Madame Machin, comme déjà dit. Je ne reçois aucune piqûre, ni dans le ventre, ni dans l'épaule, ni dans les fesses...*

*Mais si,* maintient freluquet, en consultant toutefois la fiche du pied du lit. Et le voilà qui se trouble, rosit et ne retient pas un *Tiens, tiens, non en effet, comme c'est curieux !... Mais comment est-ce possible ?*

La ligne des épaules à l'écoute tressaute. Y, assistant du professeur Dugenou, a l'air du con suffisant qu'il est et restera jusqu'au faîte d'une carrière prometteuse. Les autres ont beau rigoler dans son dos, ils ne feront probablement pas mieux.

Tout ce petit monde bat en retraite sans un salut et sans même un regard pour le copain en visite qui a tout vu, tout entendu, témoin malencontreux d'une bavure commune et inévitable : ça coule de source comme la dioxine dans les poulets.

Peut-être freluquet a-t-il participé à mon sauvetage cette nuit, peut-être est-il victime d'un malentendu dû à la presse. Ce n'est pas ça qui me révolte : il aurait pu en rire avec moi, constater l'humaine réalité : tout le monde peut se tromper et plus vite se succèdent les actes à poser, plus il y a de risques de dérapage. Mais parmi les médecins qui règnent sur cet empire, je n'ai rencontré personne qui s'élève contre ce que l'organisation même de leur bastringue finit par effacer l'évidence de leur parenté humaine avec les malades.

## Réac, moi ?

Tout est fait ici pour en jeter un max : l'architecture triomphaliste, la décoration des couloirs et des chambres, le côté métro de Moscou sous verrière, un vrai temple du pognon, une banque, l'OMC, le FMI...

Vous vous inscrivez au niveau -1, l'escalator s'enfonce dans l'axe des colonnes herculéennes, votre rendez-vous est confirmé : tour 2, niveau -3, fléchage 28, cabinet du docteur Untel. Flèches à gauche, à droite, ascendantes, descendantes, doublons inattendus qui vous brouillent la compréhension. Si vous loupez le bon couloir, c'est la cata : vous vous retrouvez tour 3 ou à la morgue.

Dans les couloirs des uniformes blancs, bleus, verts, intraduisibles en français, fendent une foule hagarde et épuisée.

Petit Poucet éperdu, vous vous raccrochez à un uniforme - *Vous êtes de la maison ?* - pour retrouver votre chemin. Le plus souvent, il vous répond que ce n'est pas son service, qu'il ne fait que passer et que ce serait peut-être mieux pour vous de retourner à l'accueil.

C'est comme ça et dans l'état qu'on peut imaginer que j'ai fini par débarquer dans la salle d'attente de "mon" chirurgien.

C'est une généralité : après avoir franchi la porte du cabinet indiqué, vous vous retrouvez devant un homme ou une femme avec un nez, des oreilles et des yeux, mais sans regard. Ah, surtout, pas de regard. Il en a tant vu, tant entendu aujourd'hui que tout se mêle sous son crâne et dans un premier temps, il (ou elle) ne vous remet tout simplement pas.

Vous vous (re)nommez et tendez votre dossier médical (que vous êtes prié de rapporter sans faute au service qui vous dépêche en ces lieux).

Il y a un moment presque attendrissant, celui où le médecin feuillette le xième dossier de la journée avec l'expression aveugle des étudiants qui reçoivent leurs questions à l'examen oral : rien ne passe, leurs yeux sautent d'un mot à l'autre sans comprendre. Un sourcil se fronce quand l'impétrant happe au passage quelque chose qui lui rappelle autre chose. Et puis, la fatigue aidant, une résistance craque : si on en revenait à l'échange direct ?

*Bon, Madame Tapin, si vous me racontiez les choses depuis le début ?*

Au fil des consultations, vous avez figolé un bijou de synthèse qui devrait éclairer les spécialistes les plus autistes.

*Ben voilà...* entamez-vous, et à ce moment précis l'être médical beepé - c'est un must - sursaute au bourdon de son engin et plonge dans une conversation dont vous devriez tout ignorer, mais qui vous apprend tout de même un tas de trucs inquiétants à propos des divergences de vue sur ce qu'il aurait fallu faire ou ne pas faire à Madame Untel qu'est pas bien du tout, d'accord, pas d'accord, attendons la suite.

*Bon, où en étions-nous ?*

Nulle part à vrai dire. Échaudé, vous attaquez sur un rythme plus soutenu. Votre vis-à-vis lève une main très "holà, je ne suis pas une machine". Re-beep. Dans l'écouteur, cette fois, franche engueulade, énervement, crise. Moi, j'aime encore bien. Mon côté théâtre, sans doute. C'est plus marrant en tous cas que les feuillets télé-médicaux que je me farcis à longueur de journée.

Au terme d'un entretien chaotique, vos certitudes les plus enracinées se désagrègent : qui êtes-vous, qui est-il, vous vous êtes trompé de tour, de niveau, de circuit, de vie.

Derrière la porte que vous refermez précautionneusement, un type, bien dans sa peau qu'il croit, manifestement sur la pente ascendante d'une carrière frénétique, se dissoud dans un monde sans mémoire.

Vous repartez en sens inverse, en direction de "votre service", celui qui essaye de débroussailler votre cas et ordonne cette fabuleuse dispersion d'examens à travers le kombinat sanitaire.

### Anne-Marie, une copine

Avec Anne-Marie, on a longuement discuté le coup : elle et son homme en ont bavé cent fois plus que moi. Entre autres horreurs, le mari, travailleur de fond, a été convoqué à l'hôpital de jour à six heures du matin, à jeun, pour une endoscopie qui devait se pratiquer dans la matinée. Il a vu se succéder, sans boire ni manger, le petit-déjeuner, le dîner, le goûter et à 18 heures, comme arrivait le souper, les brancardiers sont venus le chercher pour qu'on le prépare : cocktail calmant, anesthésie légère. Quand l'équipe a commencé à opérer, Nicolas a disjoncté, arraché les tuyaux et tabassé ceux qui tentaient de le maîtriser. Un coup rare, mais classique, me suis-je laissé dire, l'hypoglycémie se combinant avec les calmants a produit une crise d'agressivité que seule Anne-Marie, appelée en renfort à trente kilomètres de là, a pu calmer.

Elle, moi, et les autres qui nous écoutent, nous sommes d'accord : ce ne sont pas les erreurs, les coups durs, les méprises qui nous foutent en l'air, mais qu'est-ce qui empêche ces trouduc de nous voir, de nous parler comme à des *homines sapientes*, de rencontrer notre peur ?

J'en connais qui disent : si les médecins s'impliquent émotionnellement, ils sont foutus.

*Mais bordel*, s'exclame Anne-Marie, qui travaille avec des loubards en rupture de tout, les aime sans arriver à les en sortir et ne perd jamais

*courage, si c'est trop dur pour leur petit cur, qu'ils fassent pharmacie ou qu'ils aillent vendre des patates à la Batte.*

La vérité, c'est que la logique qui préside à l'installation de cette médecine taylorisée est incompatible avec les moyens et les besoins de mortels aux abois.

C'est vrai qu'on sauve définitivement des enfants leucémiques, qu'on retape des insuffisants rénaux autrefois condamnés, qu'on prolonge, ah surtout qu'on prolonge des épaves qui vont continuer à émarger à un budget quelconque et payer, payer, payer jusqu'au coffre final pour lequel elles ont cotisé leur vie professionnelle durant. Mais pour désirer la vie ou accepter la mort, un malade a besoin avant tout de compassion et de sympathie. Combien de désespérés voient s'évanouir leurs dernières forces devant l'indifférence des distributeurs de diagnostics et de thérapies, combien d'entre eux, terrorisés par le gigantisme et la robotisation renoncent, abandonnent, se terrent et disparaissent ? Il leur aurait fallu si peu pourtant pour retrouver la complicité du rire et l'envie de vivre. Au jour le jour, c'est bien aussi.

## Rencontre du troisième type

Au hasard des couloirs, j'ai attrapé une trouille bleue du chef de "mon" service. Il a la réputation d'être une intelligence brillante, un pic, passionnément épris de recherche. Je lui dois sans doute la trêve que je vis dans une guerre où je partais vaincue, consentante, aspirant de toute ma faiblesse au grand sommeil.

Notre première rencontre m'a proprement lessivée et convaincue que dans l'intérêt de tous et donc le sien, il devrait renoncer à toute fonction de communication.

Il a pourtant tout pour me plaire : l'air ailleurs, se foutant totalement de l'effet qu'il fait. Un éternel sac de plastique pendu au bout du bras, on le voit parfois errer dans les couloirs et les rotondes en proie à une rêverie dont rien ne peut le distraire.

Il me cherchait sans me trouver pour faire un point difficile qui a tout du pointillé. Nous sommes entrés dans ce qui m'a semblé être une petite salle de conférence. Autour d'une table oblongue, une dizaine de chaises se regardaient. Usé, fatigué, l'esprit à des kilomètres de là, il s'est installé au milieu de la table, à la place généralement impartie au Christ dans la Cène et m'a désigné d'un geste celle qu'il me réservait : pas en face de lui, des fois que nos yeux se rencontreraient, pas en bout de table, situation honorifique inopportune, mais en oblique, au bout d'une branche d'un angle ouvert à 60 degrés, position de l'actionnaire hyper minoritaire prié de la fermer.

D'une voix lasse, relevée d'une pointe d'énerverment, il a signifié tour à tour au morceau de table sous ses yeux et à la portion de mur en vis-à-vis qu'on savait ce que je n'avais pas, mais pas encore ce que j'avais, qu'en conséquence, il faudrait continuer les examens. Ses collaborateurs me tiendraient au courant. Au revoir, Madame.

*Ce n'est pas lui, me suis-je morigénée, qui va nous faire une dépression à force d'implication émotionnelle.* Impassible dans sa casemate blindée, loin des hommes et du monde ou chevauchant vers d'imprenables songes, "mon" chef de service ne distingue pas un être humain d'un porte-manteau.

Et pourtant... c'est compliqué les hommes. Quand je l'ai vu faucher l'espace en direction du cabinet où je viens de passer ma dernière consultation, ma tension a crevé le plafond et j'ai été saisie de crampes à l'estomac.

Non, pas ça ! J'espérais ferme être reçue par une de ses collaboratrices pleine de fossettes et capable de sourire, et voilà que c'était lui. Surprise, ils étaient deux. Je me suis braquée sur ma favorite. Lui s'était perché sur la table d'examen et écoutait. Réflexe incontrôlé, j'ai levé les yeux dans sa direction et j'ai été baignée par l'intelligence chaleureuse d'un regard inespéré. J'essaye frénétiquement de comprendre. Nous étions en fin d'après-midi : peut-être est-ce que ça a à voir ?

Je pourrais vous raconter le PETscann, les attentes interminables, les portes ouvertes sur des malades en traitement, complètement dénudés, la promiscuité de goulag dans les chambres communes et aussi le tour infect joué par la Faculté de médecine de Liège aux étudiants, qui réserve au 63 premiers seulement le droit de passer en quatrième **après trois années réussies**, *numerus clausus* oblige, les mutilant moralement sans le moindre état d'âme. Mais vous avez compris. Le cur me manque. C'est comme avec la couche d'ozone : tout le monde sait où on va et on y va. Pas de résistance, pas d'objection ou de pure forme.

Les cols blancs de la médecine bossent comme des nègres, en bon cadres qu'ils sont, sans jamais s'insurger. Sans jamais épauler la révolte ou les actions de leurs petites surs de misère qui se coltinent la merde au bas de l'échelle. On avance, on avance. De toutes façons, faut bien mourir de quelque chose, la Terre n'est pas éternelle, ni le Soleil, ni l'Univers.

Comme disait, paraît-il, Bouddha, vivons chaque jour comme s'il était le dernier, les suivants feront le reste. On soigne à gauche, on vire les pauvres à coups de pompe au centre et on bombarde le tout quand ça craint.

Avec tout ça, nous trouvons le moyen de nous retrouver à 6 milliards dont 5 de trop.

Bonjour chez vous.

Chiquet Mawet

---

*POING FINAL*

# Le Père Noël est une ordure

*C'est l'histoire d'un type qui arrive tout sourire et dit : Je suis le Père Noël de gauche, je vais vous faire un cadeau. Vous travaillez trop ? 39 heures ou plus par semaine ? Mais c'est énorme ! Allez, je sors Martine, ma baguette maléfique, et pif-paf, je vous donne les 35 heures. Et vous, vous êtes chômeurs ? C'est dingue ! Je ressorts la Martine et plouf-plouf, la diminution du temps de travail des autres, elle vous la convertit en emplois pour vous. Alors, heureux ? Ça, c'est le côté confiture de la Tartine. Parce que, bien sûr, il y a une embrouille salée.*

En réalité, la loi Aubry, c'est comme les colis piégés : c'est très attirant quand ça arrive et puis ça pète au nez .

C'est une loi : on croit qu'elle va s'appliquer de la même façon à tout le monde. Pas du tout ! Son application devra être négociée *entreprise par entreprise*. Autrement dit, là où les travailleurs sont forts et organisés dans des syndicats, ils obtiendront des conditions un peu moins pires qu'ailleurs. Et dans les dizaines de milliers de petites et moyennes entreprises d'où les syndicats sont absents, ce sera l'esclavage, encore plus que maintenant.

Parce que c'est bien ce dont il s'agit. En "échange" d'une diminution des horaires, les patrons obtiennent ce dont ils rêvent depuis des années : la flexibilité et l'annualisation des horaires. Ce sont des mots qui font moderne et compétent. Mais c'est quand même une embrouille. Juppé en a rêvé, Jospin le fait !

La flexibilité, c'est la possibilité pour le patron d'adapter au jour le jour les horaires à ses besoins. C'est ce que connaissent déjà, par exemple, ceux qui travaillent dans le nettoyage : 20h/24h et 4h/8h. Sympa comme horaire, ça laisse du temps dans la journée !!! Ou alors le coup de téléphone du chef le soir : *La livraison a du retard, le camion n'arrivera qu'à midi. Donc demain vous embauchez à 14 heures au lieu de*

*8 heures et vous finirez à 22 heures au lieu de 17 heures. Vos enfants ? Ha ! Oui, c'est un problème, mais c'est le vôtre, pas celui de l'entreprise ! Aux États-Unis, les patrons appellent ça les workers on call (travailleurs au téléphone). C'est comme Pizza-Hut, mais c'est toi qui fais la pizza !*

L'annualisation ? C'est simple, si tu travailles chez Coca, tu fais 48h, par semaine samedi compris de mai à septembre et tu prends tes vacances en novembre. Si tu travailles dans le jouet, c'est 48 heures par semaine d'août à décembre, vacances en mars. C'est bien aussi, non ? C'est pas demain que Mademoiselle Barbie et Monsieur Coca qui sont amoureux trouveront l'occasion de faire un enfant !

*Travail à temps choisi* propose la loi Aubry. L'expression est jolie... mais c'est une arnaque, comme le reste. C'est du temps partiel, le plus souvent subi par le salarié. Deux chiffres : un Smicard à 35 heures sera payé 6.881 ff. brut, le même mais à 34 heures touchera 5.990 ff brut. Ça fait cher l'heure en moins ! Question à mille francs : quelle formule les patrons choisiront-ils pour vous ?

En plus, tout ça s'accompagne de subventions monumentales pour les patrons : environ deux mois de salaire payés par l'État pour un Smicard ! Au total, 120 milliards de subvention aux patrons sont prévues. Moins ils payent les travailleurs, plus ils touchent de subventions.

Il est fort, le Père Noël, cette année.

Et même s'ils ne s'en rendent pas bien compte, cette affaire concerne d'abord les jeunes. Ce sont toutes les lois sociales dont ont bénéficié leurs parents qui sont remises en cause. *No Future* disent certains jeunes. Jospin et Aubry risquent de leur donner raison... à moins que les travailleurs et les syndicats mais aussi les jeunes eux-mêmes n'empêchent de naître le monstre que ces deux-là se préparent à enfanter. Loi Aubry, loi pourrie !

**Cinquième Zone**

11 rue Salvador Allende, 92220 Bagneux

*Cinquième Zone* est un bulletin qui paraît tous les 15 jours. Il vise à réimplanter les idées socialistes (au sens de la tradition révolutionnaire du mouvement ouvrier, pas du PS, évidemment !) au sein de ce qu'il est convenu d'appeler les jeunes des banlieues, en réalité la jeunesse ouvrière, que les organisations traditionnelles ignorent superbement.

---